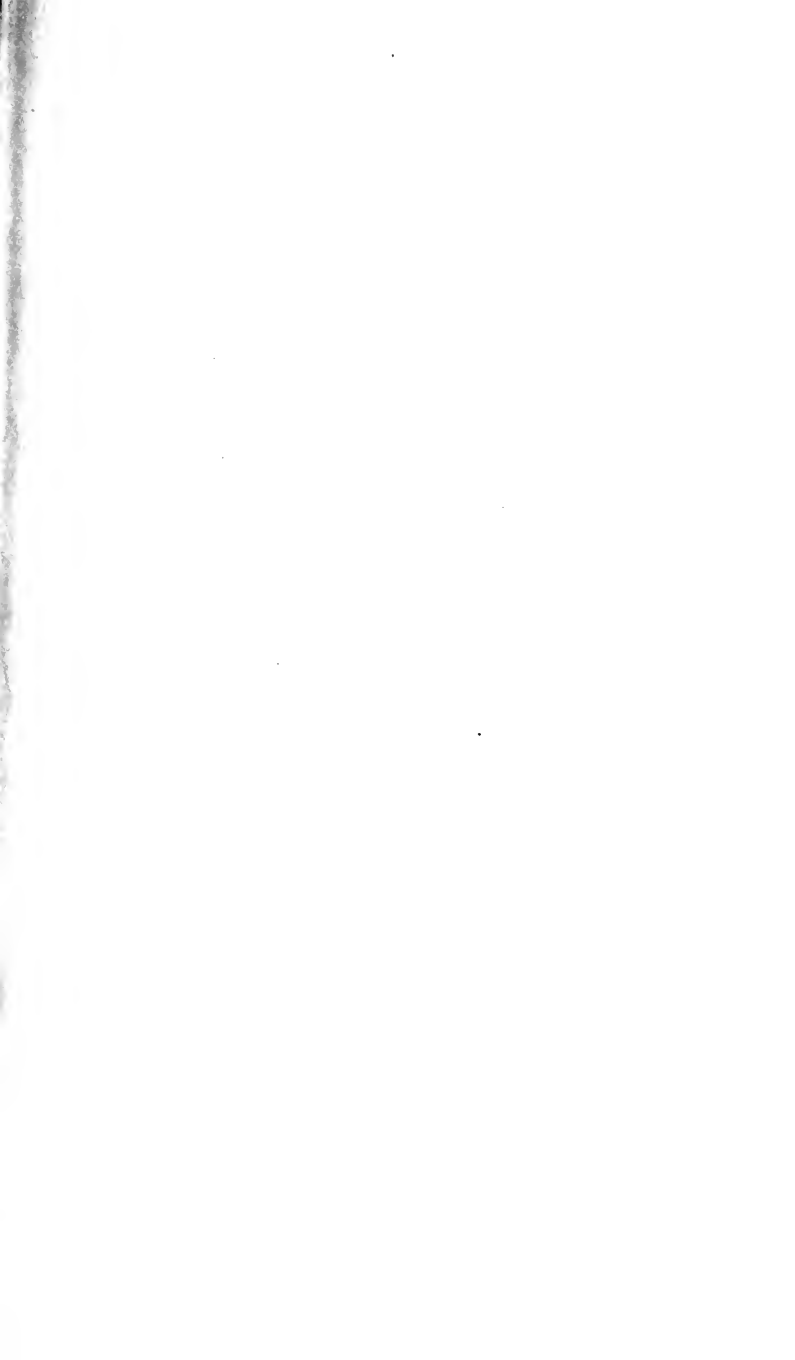


UNIVERSITY OF TORONTO



3 1761 00577817 0



~~opt.~~
~~ect.~~
~~M.~~
^{ules}
J. MICHELET

DES

JÉSUITES

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1879

W. CHRISTIE
NEW-YORK
FIFTH AVENUE

DES JÉSUITES

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

J. MICHELET

FORMAT IN-8°

GUERRES DE RELIGION	1	vol.
HENRI IV ET RICHELIEU	1	—
HISTOIRE DU XIX ^e SIÈCLE. — ORIGINE DES BONAPARTE.	1	—
— JUSQU'AU 18 BRUMAIRE.	1	—
— JUSQU'A WATERLOO. . .	1	—
RICHELIEU ET LA FRONDE	1	—
LOUIS XIV ET LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES.	1	—
LOUIS XIV ET LE DUC DE BOURGOGNE.	1	—
LOUIS XV (1724-1757).	1	—
LOUIS XV ET LOUIS XVI	1	—

FORMAT GRAND IN-18

L'AMOUR, 10 ^e édition	1	—
BIBLE DE L'HUMANITÉ, 4 ^e édition	1	—
L'ÉTUDIANT. Cours au Collège de France (1847-1848)	1	—
LA FEMME, 11 ^e édition	1	—
LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION, 5 ^e édition	1	—
HISTOIRE ROMAINE, République, 4 ^e édition	2	—
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE, nouv. édit.	1	—
LÉGENDES DÉMOCRATIQUES DU NORD, nouvelle édition	1	—
LA MER, 5 ^e édition	1	—
LE PEUPLE, 5 ^e édition.	1	—
PRÉCIS DE L'HISTOIRE MODERNE, 9 ^e édition	1	—
LE PRÊTRE, LA FEMME ET LA FAMILLE, 8 ^e édition.	1	—
LES SOLDATS DE LA RÉVOLUTION, nouvelle édition.	1	—
LA SORCIÈRE, nouvelle édition.	1	—

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny.

J. MICHELET

///

DES

JÉSUITES

NOUVELLE ÉDITION



116265-
14/6/11

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1879

Droits de reproduction et de traduction réservés

BX
3705

M53

1879

AVIS DE L'ÉDITEUR

Jamais livre n'obtint plus de succès. Lors de son apparition, six éditions furent épuisées dans l'espace de huit mois, malgré les contrefaçons étrangères. L'ouvrage fut traduit dans toutes les langues.

Sauf quelques corrections dans le texte, cette nouvelle édition est entièrement conforme aux précédentes.

Le lecteur se rappelle dans quelles circonstances cet ouvrage fut publié. Michelet et Edgar Quinet, doublement unis par les idées et par l'amitié, étaient l'un et l'autre professeurs au Collège de France. Leurs cours furent troublés, au printemps de 1843, par des protestations bruyantes qui menaçaient de dégénérer en scandale. Ils s'étaient occupés de l'esprit et de l'influence des divers ordres religieux. Ils

avaient traité de l'ordre des Templiers, et ils traitaient de la Société de Jésus, de sa constitution, de son origine, du rôle qu'elle a joué dans le passé, et qu'elle joue encore aujourd'hui, dans les affaires humaines. Les contradicteurs voulaient leur imposer silence; mais les deux professeurs triomphèrent de ces violences illibérales. Ils avaient le droit de parler selon leur conscience, et ils parlèrent.

Le volume des *Jésuites* est donc le résumé du cours de Michelet accompagné de documents nouveaux. On y retrouve le texte même des leçons qui soulevèrent tant d'orages.

Les *Jésuites* n'avaient pas été réimprimés depuis nombre d'années. L'éditeur des Œuvres de Michelet a pensé qu'il y avait aujourd'hui, plus que jamais, opportunité à mettre sous les yeux du public ce beau livre qui a eu et qui aura encore une si puissante action.

INTRODUCTION

Ce que l'avenir nous garde, Dieu le sait!... Seulement je le prie, s'il faut qu'il nous frappe encore, de nous frapper de l'épée.

Les blessures que fait l'épée sont des blessures nettes et franches, qui saignent, et qui guérissent. Mais que faire aux plaies honteuses, qu'on cache, qui s'envieillissent, et qui vont toujours gagnant?

De ces plaies, la plus à craindre, c'est l'esprit de la police mis dans les choses de Dieu, l'esprit de pieuse intrigue, de sainte délation, l'esprit des jésuites.

Dieu nous donne dix fois la tyrannie politique, militaire, et toutes les tyrannies, plutôt qu'une telle police salisse jamais notre France!... La tyrannie a cela de bon qu'elle réveille souvent le sentiment national, on la brise ou elle se brise. Mais, le sentiment éteint, la gangrène une fois dans vos chairs et dans vos os, comment la chasserez-vous?

La tyrannie se contente de l'homme extérieur,

elle ne contraint que les actes. Cette police atteindrait jusqu'aux pensées.

Les habitudes même de la pensée changeant peu à peu, l'âme, altérée dans ses profondeurs, deviendrait d'autre nature à la longue.

Une âme menteuse et flatteuse, tremblante et méchante, qui se méprise elle-même, est-ce encore une âme?

Changement pire que la mort même... La mort ne tue que le corps; mais l'âme tuée, que reste-t-il?

La mort, en vous tuant, vous laisse vivre en vos fils. Ici, vous perdriez et vos fils et l'avenir.

Le jésuitisme, l'esprit de police et de délation, les basses habitudes de l'écolier *rapporteur*, une foi transportés du collège et du couvent dans la société entière, quel hideux spectacle!... Tout un peuple vivant comme une maison de jésuites, c'est-à-dire, du haut en bas, occupé à se dénoncer. La trahison au foyer même, la femme espion du mari, l'enfant de la mère... Nul bruit, mais un triste murmure, un bruissement de gens qui confessent les péchés d'autrui, qui se travaillent les uns les autres et se rongent tout doucement.

Ceci n'est pas, comme on peut croire, un tableau d'imagination. Je vois d'ici tel peuple que les jésuites enfoncent chaque jour d'un degré dans cet enfer des boues éternelles.

« Mais n'est-ce pas manquer à la France que de craindre pour elle un tel danger? Pour un millier de jésuites que nous avons aujourd'hui ¹... »

Ces mille hommes ont fait en douze ans une chose prodigieuse... Abattus en 1830, écrasés et aplatis, ils se sont relevés, sans qu'on s'en doutât. Et non seulement relevés; mais, pendant qu'on demandait s'il y avait des jésuites, ils ont enlevé sans difficulté nos trente ou quarante mille prêtres, leur ont fait perdre terre, et les mènent Dieu sait où!

« Est-ce qu'il y a des jésuites? » Tel fait cette question, dont ils gouvernent déjà la femme par un confesseur à eux, la femme, la maison, la table, le foyer, le lit... Demain, ils auront son enfant ².

Où donc est le clergé de France?

Où sont tous ces partis qui en faisaient la vie sous la Restauration? Éteints, morts, anéantis.

1. Selon une personne qui croit être bien informée, il y en aurait aujourd'hui en France plus de 960; au moment de la révolution de juillet, il y en avait 423. A cette époque ils étaient concentrés dans quelques maisons; aujourd'hui, ils sont disséminés dans tous les diocèses. Ils se répandent partout en ce moment. Il vient d'en passer trois à Alger, plusieurs en Russie. Ils se font demander au pape par le Mexique et la Nouvelle-Grenade. Maltres du Valais, ils viennent s'emparer de Lucerne et des Petits cantons, etc., etc.

2. Qu'on sache bien une fois, malgré les éternelles répétitions des Jésuites qui se trompent à dessein sur tout cela, que la question de la liberté de l'enseignement et de ce qu'ils appellent le monopole de l'U-

Qu'est devenu ce tout petit jansénisme, petit, mais si vigoureux? Je cherche, et je ne vois que la tombe de Lanjuinais.

Où est M. de Montlosier, où sont nos loyaux gallicans, qui voulaient l'harmonie de l'État et de l'Église? Disparus. Ils ont délaissé l'État qui les délaissait. Qu'est-ce qui oserait aujourd'hui en France se dire gallican, se réclamer du nom de l'Église de France?...

La timide opposition sulpicienne (peu gallicane pourtant et qui faisait bon marché des Quatre articles) s'est tue avec M. Frayssinous.

Saint-Sulpice s'est renfermé dans l'enseignement des prêtres, dans sa routine de séminaire, laissant le monde aux jésuites. C'est pour la joie de ceux-ci que Saint-Sulpice semble avoir été créé; tant que le prêtre est élevé là, ils n'ont rien à craindre. Que peuvent-ils désirer de mieux qu'une école qui n'enseigne pas et ne veut pas qu'on enseigne¹? Les jésuites et Saint-Sulpice vivent maintenant bien ensemble; le pacte s'est fait tacitement entre la mort et le vide.

Ce qu'on fait dans ces séminaires, si bien fermés contre la loi, on ne le sait guère que par la nullité

université, n'a rien à faire ici. On ne trouvera pas un mot là-dessus dans ce volume. J'ai des amis bien chers dans l'Université, mais, depuis 1838, je n'ai plus l'honneur de lui appartenir.

1. M. l'archevêque de Paris les a invités en vain à envoyer leurs élèves aux cours de la Faculté de théologie.

des résultats. Ce qu'on en connaît aussi, ce sont leurs livres d'enseignement, livres surannés, de rebut, abandonnés partout ailleurs, et qu'on inflige toujours aux malheureux jeunes prêtres¹. Comment s'étonner s'ils sortent de là aussi étrangers à la science qu'au monde? Ils sentent dès le premier pas qu'ils n'apportent rien de ce qu'il faudrait; les plus judicieux se taisent; qu'il se présente une occasion de paraître, le jésuite arrive, ou l'envoyé des jésuites, il s'empare de la chaire; le prêtre se cache.

Et ce n'est pourtant pas le talent qui manque, ni le cœur... Mais que voulez-vous? tout est aujourd'hui contre eux.

Ils ne le sentent que trop, et ce sentiment contribue encore à les mettre au-dessous d'eux-mêmes... Mal voulu du monde, maltraité des siens, le prêtre de paroisse (regardez-le marcher dans la rue) chemine tristement, l'air souvent timide et plus que modeste, prenant volontiers le bas du pavé!

Mais, voulez-vous voir un homme? Regardez pas-

1. Au grand péril de leur moralité; j'admire tout ce que ces jeunes prêtres, élevés dans cette casuistique, conservent encore d'honnêteté. — « Mais ne voyez-vous pas, dit un évêque, que ce sont des livres de médecine?... » Il y a telle médecine qui est infâme, celle qui, sous prétexte d'une maladie, aujourd'hui oubliée (ou même imaginaire et physiquement impossible), salit le malade et le médecin... L'assurance cynique qu'on met à défendre tout cela, doit faire sentir combien la loi devrait surveiller ces grandes maisons fermées, où personne ne sait ce qui se passe... Certains couvents se sont transformés en maisons de correction.

ser le jésuite. Que dis-je un homme ? Plusieurs en un seul. La voix est douce, mais le pas est ferme. Sa démarche dit, sans qu'il parle : « Je m'appelle *légion*... » Le courage est chose facile à celui qui sent avec soi une armée pour le soutenir, qui se voit défendu, poussé, et par ce grand corps de jésuites, et par tout un monde de gens titrés, de belles dames, qui au besoin remueront le monde pour lui.

Il a fait vœu d'obéissance... pour régner, pour être pape avec le pape, pour avoir sa part du grand royaume des jésuites, répandu dans tous les royaumes. Il en suit l'intérêt par correspondance intime, de Belgique en Italie, et de Bavière en Savoie. Le jésuite vit en Europe, hier à Fribourg, demain à Paris ; le prêtre vit dans une paroisse, dans la petite rue humide qui longe le mur de l'église ; il ne ressemble que trop à la triste giroflée malade qu'il élève sur sa fenêtre.

Voyons ces deux hommes à l'œuvre... Et d'abord examinons de quel côté tournera cette personne rêveuse, qui arrive sur la grande place, et qui semble hésiter encore... A gauche, c'est la paroisse ; à droite, la maison des Jésuites.

D'un côté, que trouverait-elle ? un homme honnête, homme de cœur peut-être, sous cette forme raide et gauche, qui travaille toute sa vie à étouffer ses passions, c'est-à-dire à ignorer de plus en plus les choses

sur lesquelles on viendrait le consulter... Le jésuite, au contraire, sait d'avance ce dont il s'agit, il devine les précédents, trouve sans difficulté la circonstance atténuante, il arrange la chose du côté de Dieu, parfois du côté du monde.

Le prêtre porte la Loi et le Décalogue, comme un poids de plomb ; il est lent, plein d'objections, de difficultés ! Vous lui parlez de vos scrupules, et il lui en vient encore plus ; votre affaire vous semble mauvaise, il la trouve très mauvaise. Vous voilà bien avancé... C'est votre faute. Que n'allez-vous plutôt dans cette chapelle italienne ? chapelle parée, coquette ; quand même elle serait un peu sombre, n'ayez pas peur, entrez, vous serez rassuré bien vite, et bien soulagé... Votre cas est peu de chose ; il y a là un homme d'esprit pour vous le prouver. Que parlait-on de la Loi ? La Loi peut régner là-bas, mais ici règne la grâce, ici le Sacré Cœur de Jésus et de Marie... La bonne Vierge est si bonne ¹ !

Il y a d'ailleurs une grande différence entre les deux hommes. Le prêtre est lié de bien des manières, par son église, par l'autorité locale ; il est *en puissance*

1. Le jésuite n'est pas seulement confesseur, il est *directeur*, et comme tel, consulté sur tout ; comme tel, il ne se croit nullement engagé au secret, en sorte que vingt directeurs qui vivent ensemble peuvent mettre en commun, examiner et *combiner* les milliers d'âmes qui leur sont ouvertes, et qu'ils voient *de part en part*... Mariages, testaments, tous les actes de leurs pénitents et pénitentes, peuvent être discutés, préparés dans ces conciliabules !

et comme mineur. Le prêtre a peur du curé, et le curé de l'évêque. Le jésuite n'a peur de rien. Son ordre ne lui demande que l'avancement de l'ordre. L'évêque n'a rien à lui dire. Et quel serait aujourd'hui l'évêque assez audacieux pour douter que le jésuite ne soit lui-même la règle et la loi ?

L'évêque ne nuit pas, et il sert beaucoup. C'est par lui qu'on tient les prêtres ; il a le bâton sur eux, lequel manié par un jeune vicaire général qui veut devenir évêque, sera la verge de fer...

« Donc, prêtre, prends bien garde. Malheur à toi, si tu bouges... Prêche peu, n'écris jamais ; si tu écrivais une ligne !... sans autre forme, on peut te suspendre, t'interdire ; nulle explication ; si tu avais l'imprudence d'en demander, nous dirions : « Affaire » de mœurs... » C'est la même chose pour un prêtre que d'être noyé, une pierre au cou !

On dit qu'il n'y a plus de serfs en France... Il y en a quarante mille... Je leur conseille de se taire, de ravalier leurs larmes et de tâcher de sourire.

Beaucoup accepteraient le silence, et de végéter dans un coin... Mais on ne les tient pas quittes. Il faut qu'ils parlent, et qu'ils mordent, et qu'en chaire ils damnent Bossuet.

On en a vu de forcés de répéter tel sermon contre un auteur vivant qu'ils n'avaient pas lu... Ils étaient jetés, lancés, malheureux chiens de combat, aux

jambes du passant étonné, qui leur demandait pourquoi...

O situation misérable ! antichrétienne, antihumaine !... Ceux qui la leur font en rient... Mais leurs loyaux adversaires, ceux qu'ils attaquent, et qu'ils croient leurs ennemis, en pleureront !

Prenez un homme dans la rue, le premier qui passe, et demandez-lui : « Qu'est-ce que les Jésuites ? » Il répondra sans hésiter : « *La contre-révolution.* »

Telle est la ferme foi du peuple ; elle n'a jamais varié, et vous n'y changerez rien.

Si ce mot, prononcé au Collège de France, a surpris quelques personnes, il faut qu'à force d'esprit, nous ayons perdu le sens.

Grands esprits, qui rougiriez d'écouter la voix populaire, adressez-vous à la science, étudiez, et je le prédis, au bout de dix ans passés sur l'histoire et les livres des Jésuites, vous n'y trouverez qu'un sens : *La mort de la liberté.*

Le jour où l'on a dit ce mot, la Presse entière (chose nouvelle) s'est trouvée d'accord ¹. Partout où

1. On peut parler ainsi, lorsqu'une cause, embrassée par le *Siècle*, le *Constitutionnel*, et le *Courrier*, est défendue d'une part par les *Débats*

la Presse atteint, et plus bas encore dans les masses, il a retenti.

Ils n'ont imaginé que cette étrange réponse : « Nous n'existons pas... » On s'en vantait en avril ; en juin, l'on s'en cache.

Que sert de nier ? ne voyez-vous pas que personne ne se payera de paroles. Criez *liberté!* à votre aise ! dites-vous de tel ou tel parti. Cela ne nous importe guère... Si vous avez le cœur jésuite, passez là, c'est le côté de Fribourg ; si vous êtes loyal et net, venez ici, c'est la France !

Dans l'affaiblissement des partis, dans le rapprochement plus ou moins désintéressé de beaucoup d'hommes d'opinion diverse, il semble que tout à l'heure il n'y ait plus que deux partis, comme il n'y a que deux esprits : *L'esprit de vie et l'esprit de mort.*

Situation bien autrement grande et dangereuse que celle des dernières années, quoique les secousses immédiates y soient moins à craindre. Que serait-ce, si l'esprit de mort, ayant dominé la religion, allait gagnant la société dans la politique, la littérature et l'art, dans tout ce qu'elle a de vivant ?



et la *Revue des Deux-Mondes*, de l'autre par le *National* ; la *Gazette* même s'est déclarée contre les Jésuites dans la question du probabisme.

Le progrès des hommes de mort s'arrêtera, espérons-le... Le jour a lui dans le sépulcre... On sait, on va mieux savoir encore comment ces revenants ont cheminé dans la nuit...

Comment, pendant que nous dormions, ils avaient à pas de loup, surpris les gens sans défense, les prêtres et les femmes, les maisons religieuses.

Il est à peine concevable combien de bonnes gens, de simples esprits, humbles frères, charitables sœurs, ont été ainsi abusés... Combien de couvents leur ont entr'ouvert la porte, trompés à cette voix douce-reuse; et maintenant ils y parlent ferme, et l'on a peur, et l'on sourit en tremblant, et l'on fait tout ce qu'ils disent.

Qu'on nous trouve une *œuvre* riche où ils n'aient aujourd'hui la principale influence, où ils ne fassent donner comme ils veulent, à qui ils veulent. Il a bien fallu dès lors que toute corporation pauvre (missionnaires, picpus, lazaristes, bénédictins même) allât prendre chez eux le mot d'ordre. Et maintenant tout cela est comme une grande armée que les jésuites mènent bravement à la conquête du siècle.

Chose étonnante, qu'en si peu de temps on ait réuni de telles forces! Quelque haute opinion qu'on ait de l'habileté des jésuites, elle ne suffirait pas à expliquer un tel résultat. Il y a là une main mystérieuse... Celle qui, bien dirigée, dès le premier jour

du monde, a docilement opéré les miracles de la ruse. Faible main, à laquelle rien ne résiste, la main de la femme. Les jésuites ont employé l'instrument dont parle saint Jérôme : « De pauvres petites femmes, toutes couvertes de péchés ! »

On montre une pomme à un enfant pour le faire venir à soi. Eh bien, on a montré aux femmes de gentilles petites dévotions féminines, de saints joujoux, inventés hier ; on leur a arrangé un petit monde idolâtre... Quels signes de croix ferait saint Louis, s'il revenait et voyait !... Il ne resterait pas deux jours. Il aimerait mieux retourner en captivité chez les Sarrasins.

Ces nouvelles modes étaient nécessaires pour gagner les femmes. Qui veut les prendre, il faut qu'il compatisse aux petites faiblesses, au petit manège, souvent aussi au goût du faux. Ce qui a fait près de quelques-unes la fortune de ceux-ci, dans le commencement surtout, c'est justement ce mensonge obligé et ce mystère ; faux nom, demeure peu connue, visites en cachette, la nécessité piquante de mentir en revenant...

Telle qui a beaucoup senti, et qui à la longue trouve le monde uniforme et fade, cherche volontiers dans le mélange des idées contraires, je ne sais quelle âcre saveur... J'ai vu à Venise un tableau, où, sur un riche tapis sombre, une belle rose se fanait

près d'un crâne, et dans le crâne errait à plaisir une gracieuse vipère.

Ceci, c'est l'exception. Le moyen simple et naturel qui a généreusement réussi, c'est de prendre les oiseaux sauvages au moyen des oiseaux privés. Je parle des jésuitesses¹, fines et douces, adroites et charmantes, qui marchant toujours devant les jésuites, ont mis partout l'huile et le miel, adouci la voie... Elles ont ravi les femmes en se faisant sœurs, amies, ce qu'on voulait, mères surtout, touchant le point sensible, le pauvre cœur maternel...

De bonne amitié, elles consentaient à prendre la jeune fille ; et la mère, qui autrement ne s'en fût séparée jamais, la remettait de grand cœur dans ces douces mains... Elle s'en trouvait bien plus libre ; car, enfin l'aimable jeune témoin ne laissait pas d'embarrasser, surtout si, devenant moins jeune, on voyait fleurir près de soi la chère, l'adorée, mais trop éblouissante fleur.

Tout cela s'est fait très bien, très vite, avec un secret, une discrétion admirables. Les jésuites ne sont pas loin d'avoir ainsi, dans les maisons de leurs

1. Les dames du Sacré-Cœur sont, non seulement dirigées et gouvernées par les Jésuites, mais elles ont, depuis 1823, les mêmes constitutions. Les intérêts pécuniaires de ces deux branches de l'ordre doivent être communs jusqu'à un certain point, puisque les jésuites de retour après la révolution de juillet, ont été aidés par la caisse du Sacré-Cœur. — On a révoqué expressément la défense faite aux Jésuites par Loyola de diriger des maisons de femmes.

dames, les filles de toutes les familles influentes du pays. Résultat immense... Seulement, il fallait savoir attendre. Ces petites filles, en peu d'années, seront des femmes, des mères... Qui a les femmes est sûr d'avoir les hommes à la longue.

Une génération suffisait. Ces mères auraient donné leurs fils. Les jésuites n'ont pas eu de patience. Quelques succès de chaire ou de salons les ont étourdis. Ils ont quitté ces prudentes allures qui avaient fait leurs succès. Les mineurs habiles qui allaient si bien sous le sol, se sont mis à vouloir travailler à ciel ouvert. La taupe a quitté son trou, pour marcher en plein soleil.

Il est si difficile de s'isoler de son temps, que ceux qui avaient le plus à craindre le bruit, se sont mis eux-mêmes à crier...

Ah ! vous étiez là... Merci, grand merci de nous avoir éveillés !... Mais que voulez-vous ?

« Nous avons les filles ; nous voulons les fils ; au nom de la liberté, livrez vos enfants... »

La liberté ! Ils l'aimaient tellement que, dans leur ardeur pour elle, ils voulaient commencer par l'étouffer dans le haut enseignement... Heureux présage de ce qu'ils feront dans l'enseignement secondaire !... Dès les premiers mois de l'année 1842, ils envoyaient leurs jeunes saints au Collège de France, pour troubler les cours.

Nous enduremes patiemment ces attaques. Mais ce que nous supportions avec plus de peine, c'étaient les tentatives hardies qu'on faisait sous nos yeux pour corrompre les écoles.

De ce côté, il n'y avait plus ni précaution, ni mystère, on travaillait en plein soleil, on embauchait sur la place. La concurrence excessive et l'inquiétude qu'elle entraîne¹, y donnaient beau jeu... Telle et telle fortune subite parlait assez haut, miracles de la nouvelle Église bien puissants pour toucher les cœurs... Certains, jusque-là des plus fermes, commençaient à réfléchir, à comprendre le ridicule de la pauvreté, et ils marchaient tête basse...

Une fois ébranlés, il n'y avait pas à respirer ; l'affaire était menée vivement, chaque jour avec plus d'audace. Les degrés successifs qu'on observait naguère étaient peu à peu négligés. Le stage néo-catholique allait s'abrégant. Les jésuites ne voulaient plus qu'un jour pour une conversion complète. On ne traînait plus les adeptes sur les anciens préliminaires². On montrait hardiment le but... Cette précipitation qu'on peut trouver imprudente, s'explique assez bien pourtant. Ces jeunes gens ne sont pas si

1. La lassitude des âmes, après tant de désappointements politiques, eût amené un retour sérieux aux idées religieuses, si les spéculateurs en religion ne se fussent empressés d'exploiter cette situation.

2. Art chrétien, démagogie catholique, etc.

jeunes qu'on puisse risquer d'attendre ; ils ont un pied dans la vie, ils vont agir ou agissent ; point de temps à perdre, le résultat est prochain. Gagnés aujourd'hui, ils livreraient demain la société tout entière, comme médecins le secret des familles, comme notaires celui des fortunes, comme parquet l'impunité.

Peu ont succombé... Les écoles ont résisté ; le bon sens et la loyauté nationale les ont préservées. Nous les en félicitons... Jeunes gens, puissiez-vous rester semblables à vous-mêmes, et repousser toujours la corruption, comme vous l'avez fait ici, quand l'intrigue religieuse l'appelait pour auxiliaire, et venait vous trouver jusque sur les bancs, avec le séduisant cortège des tentations mondaines.

Nul danger plus grand... Celui qui court en aveugle après le monde et ses joies, par entraînement de jeunesse, reviendra par lassitude... Mais celui qui de sang-froid, pour mieux surprendre le monde, a pu spéculer sur Dieu, qui a calculé combien Dieu rapporte, celui-là est mort de la mort dont on ne ressuscite pas.

Il n'y avait pas d'homme d'honneur qui ne vît avec tristesse de telles capitulations, et l'espérance du

pays ainsi compromise. Combien plus ceux qui vivent au milieu des jeunes gens, leurs maîtres, qui sont leurs pères aussi !

Et entre leurs maîtres, celui qui devait y être le plus sensible, dois-je le dire ? c'était moi.

Pourquoi ? parce que, dans mon enseignement, j'avais mis ce que nul homme vivant n'y mit au même degré. — Il ne s'agit pas de talent, d'éloquence, en présence de tel de mes amis que tout le monde nomme ici. — Il ne s'agit pas de science, à côté de cette divination scientifique, à laquelle l'Orient vient redemander ses langues oubliées.

Il s'agit d'une chose, imprudente peut-être, mais dont je ne puis me repentir, de ma confiance illimitée dans cette jeunesse, de ma foi dans l'ami inconnu... C'est justement cette imprudence qui a fait la force et la vie de mon enseignement, c'est ce qui le rend plus fécond pour l'avenir que tel autre, qui fut supérieur.

Arrivé tard dans cette chaire, et déjà connu, je n'en ai pas moins étudié, par devant la foule. D'autres enseignaient leurs brillants résultats, moi mon étude elle-même, ma méthode et mes moyens. Je marchais sous les yeux de tous, ils pouvaient me suivre, voyant et mon but, et l'humble chemin par lequel j'avais marché.

Nous cherchions ensemble ; je les associais sans

réserve à ma grande affaire; nous y mettions l'intérêt passionné qu'on met dans les choses vraiment personnelles... Nulle gloriole, rien pour la vaine exhibition. L'affaire était trop sérieuse. Nous cherchions *pour la vie*, autant que pour la science, *pour le remède de l'âme*, comme dit le moyen âge. Nous le demandions, ce remède, à la philosophie et à l'histoire, à la voix du cœur, à la voix du monde.

La forme, parfois poétique, pouvait arrêter les faibles; mais les forts retrouvaient sans peine la critique sous la poésie, — non la critique qui détruit, mais bien celle qui produit¹, cette critique vivante qui demande à toute chose le secret de sa naissance, son idée créatrice, sa cause et sa raison d'être, laquelle étant retrouvée, la science peut tout refaire encore... C'est le haut caractère de la vraie science, d'être art et création, de renouveler toujours, de ne point croire à la mort, de n'abandonner jamais ce qui vécut une fois, mais de le reconstituer et le remplacer dans la vie qui ne passe plus.

Que faut-il pour cela? Aimer surtout, mettre dans sa science sa vie et son cœur.

J'aimais l'objet de ma science, le passé que je refaisais; — et le présent aussi, ce compagnon de mon étude, cette foule qui dès longtemps habituée à ma

1. Je n'ai pas besoin de dire qu'il s'agit de la tendance et de la méthode, plus que des résultats obtenus.

parole, comprenait ou devinait, qui souvent m'éclairait de son impression rapide.

Je n'ai voulu nulle autre société, pendant longues années, que cet auditoire sympathique, et ce qui surprendra peut-être, c'est que je m'y réfugiai dans les moments les plus graves où tout homme cherche un ami ; c'est là que j'allai m'asseoir dans mes plus funèbres jours.

Grande et rare confiance ! mais qui n'était pas un instinct aveugle. Elle était fondée en raison. J'avais droit de croire qu'il n'y avait pas un seul homme de sens parmi ceux qui m'écoutaient, qui me fût hostile. Ami du passé, ami du présent, je sentais en moi les deux principes, nullement opposés, qui se partagent le monde ; je les vivifiais l'un par l'autre. Né de la Révolution, de la liberté, qui est ma foi, je n'en ai pas moins eu un cœur immense pour le moyen âge, une infinie tendresse ; les choses les plus filiales qu'on ait dites sur notre vieille mère l'Église, c'est moi peut-être qui les ai dites... Qu'on les compare à la sécheresse de ses brillants défenseurs... Où puisais-je ces eaux vives ? Aux sources communes où puisa le moyen âge, où la vie moderne s'abreuve, aux sources du libre esprit.

Un mot résume ma pensée sur le rapport des deux principes : « L'histoire (c'est ma définition de 1830, et j'y tiens) est la victoire progressive de la

liberté. Ce progrès doit se faire, non par destruction, mais par interprétation. L'interprétation suppose la *tradition* qu'on interprète, et la *liberté* qui interprète... Que d'autres choisissent entre elles ; moi il me les faut toutes deux ; je veux l'une et je veux l'autre... Comment ne me seraient-elles pas chères ? La tradition, c'est ma mère, et la liberté, c'est moi ! » (Leçon du 28 avril 1842.)

Nul enseignement n'a été plus animé du libre esprit chrétien qui fit la vie du moyen âge. Tout préoccupé des causes, et ne les cherchant que dans l'âme (l'âme divine et humaine), il fut au plus haut degré spiritualiste, et l'enseignement de l'esprit.

De là, les ailes qui le soulevèrent, et le firent passer par-dessus maint écueil, où d'autres, plus forts, ont heurté.

Un seul exemple, l'art gothique.

Le premier qui le remarqua, lequel n'était pas chrétien, et n'y vit rien de chrétien, le grand naturaliste Goethe, admira dans ces répétitions infinies des mêmes forces, une morte imitation de la nature, « une cristallisation colossale ».

Un des nôtres, un puissant poète, doué d'un sentiment moins noble, mais plus ardent de la vie, sentit ces pierres comme vivantes ; seulement, il se prit surtout au grotesque et au bizarre, c'est-à-dire que,

dans la maison de Dieu, c'est le Diable qu'il vit d'abord.

L'un et l'autre regardèrent le dehors plus que le dedans, tel résultat plus que la cause.

Moi, je partis de la cause, je m'en emparai et, la fécondant, j'en suivis l'effet. Je ne fis pas de l'église ma contemplation, mais mon œuvre ; je ne la pris pas comme faite, mais je la refis... De quoi ? de l'élément même qui la fit la première fois, du cœur et du sang de l'homme, des libres mouvements de l'âme qui ont remué ces pierres, et sous ces masses où l'autorité pèse impérieusement sur nous, je montrai quelque chose de plus ancien, de plus vivant, qui créa l'autorité même, je veux dire la liberté.

Ce dernier mot est le grand, le vrai titre du moyen âge ; et lui retrouver ce titre, c'était lui faire sa paix avec l'âge moderne, qu'on le sache bien.

J'ai suivi la même recherche, porté la même préoccupation des causes morales, du libre génie humain, dans la littérature, dans le droit, dans toutes les formes de l'activité. Plus je creusais par l'étude, par l'érudition, par les chroniques et les chartes, plus je voyais au fond des choses, pour premier principe organique, le sentiment et l'idée, le cœur de l'homme, mon cœur.

Cette tendance spiritualiste était si invincible en

moi que j'y suis resté fidèle dans l'histoire des époques matérielles, qui matérialisaient bon nombre de nos contemporains ; je parle des époques troubles et sensuelles qui finissent le moyen âge, et commencent les temps modernes.

Au quatorzième siècle, qu'ai-je analysé, développé, mis en lumière, aux dépens de tout le reste ? La grande question religieuse, celle du Temple.

Au quinzième, sous Charles VI, la grande question morale : « Comment, d'ignorance en erreur, d'idées fausses en passions mauvaises, d'ivresse en frénésie, l'homme perd-il sa nature d'homme ? (t. IV)... » Puis, ayant perdu la France par un fol, je la sauvai par la folie héroïque et sainte de la Pucelle d'Orléans ¹.

Le sentiment de la vie morale, qui seul révèle les causes, éclaira, dans mes livres et dans mes cours, les temps de la Renaissance. Le vertige de ces temps ne me gagna pas, leur fantasmagorie ne m'éblouit point, l'orageuse et brillante fée ne put me changer, comme elle en a changé tant d'autres ; elle fit en vain passer devant mes yeux son iris aux cent couleurs... D'autres voyaient tout cela comme costumes et blasons, drapeaux, armes curieuses, coffres, ar-

1. Quand je raconte Charles VI, ils me croient matérialiste, quand je raconte la Pucelle, ils me croient spiritualiste ; pauvres critiques, qui jugent sur la nature du sujet, et non sur la méthode, qui a toujours été la même.

moires, faïences, que sais-je?... Et moi, je ne vis que l'âme.

Je laissai ainsi de côté et les pittoresques avec leurs vaines exhibitions de figures de cire qu'ils ne peuvent mettre en mouvement, — et les turbulents dramaturges qui, prenant des membres quelconques, l'un d'ici, l'autre de là, mêlaient et galvanisaient tout, au grand effroi des passants... Tout cela est extérieur, c'est la mort ou la fausse vie.

Qu'est-ce que la vraie vie historique, et comment l'homme sincère, qui compare le monde et son cœur, la retrouve et peut la refaire... Telle fut la haute et difficile question que je posai dans mes derniers cours ¹. Les efforts successifs de tous ceux qui vont venir, l'avanceront peu à peu.

Pour moi, le fruit de mon travail, le prix d'une vie laborieuse, serait d'avoir mis en pleine lumière la vraie nature du problème, et par là peut-être préparé les solutions. Qui ne sent quelle serait l'immensité des résultats spéculatifs, la gravité des résultats pratiques pour la politique et l'éducation?

Je n'eus jamais un sentiment plus religieux de ma mission que dans ce cours de deux années ;

1. Et que je vais mieux poser dans un livre spécial.

jamais je ne compris mieux le sacerdoce, le pontificat de l'histoire ; je portais tout ce passé, comme j'aurais porté les cendres de mon père ou de mon fils.

C'est dans ce religieux travail que l'outrage m'est venu chercher ¹...

Cela eut lieu, il y a un an, le 7 avril 1842, après une leçon fort grave, où j'établissais contre les sophistes, l'unité morale du genre humain.

Le mot d'ordre était donné pour troubler les cours. Mais l'indignation du public effraya ces braves ; peu organisés encore, ils crurent devoir attendre l'effet tout-puissant du libelle que le jésuite D. écrivait sur les notes de ses confrères, et que M. Desgarets, chanoine de Lyon, a signé, en avouant qu'il n'en était pas l'auteur.

Je n'aime guère la dispute. Je retombai toute une année dans mes préoccupations, dans mon travail solitaire, dans mon rêve du vieux temps... Ceux-ci, qui ne dormaient pas, se sont enhardis, ils ont cru qu'on pouvait impunément venir par derrière frapper le rêveur.

1. Nul autre professeur n'avait été encore troublé dans son enseignement. Les troubles de la Sorbonne n'ont eu lieu qu'un mois ou deux après, dans la même année, 1842.

Il se trouvait cependant que, par le progrès de mon travail et le plan même de mon cours, je venais à eux. Occupé jusqu'ici d'expliquer et d'analyser la vie, je devais naturellement mettre en face la fausse vie, qui la contrefait ; je devais placer en regard de l'organisme vivant, le machinisme stérile.

Mais quand même je pourrais expliquer la vie, sans montrer la mort, j'aurais regardé comme un devoir du professeur de morale, de ne point décliner la question qui venait s'imposer à lui.

Nos prédicateurs dans les derniers temps, ont tout remué, questions sociales, politiques, historiques, littéraires, médicales ; l'un parlait sur l'anatomie, un autre sur Waterloo. Puis le courage venant, ils se sont mis à prêcher, comme au temps de la Ligue, contre telle et telle personne. On a trouvé cela très bon.

Des personnes, qui s'en souciait?... Et quant aux questions sociales, on aura jugé sans doute que dans ce temps de sommeil, il n'y avait pas grand danger à les discuter en chaire.

Certes, ce n'est pas nous qui contredirons à cela, nous acceptons ce partage. L'Église s'occupe du monde, elle nous enseigne nos affaires, à la bonne heure. Nous lui enseignerons Dieu !

Que Dieu rentre dans la science. Comment a-t-elle pu s'en passer si longtemps... Revenez chez nous, Seigneur, tout indignes que nous sommes... Ah! que vous serez bien reçu!

Est-ce que vous n'étiez pas notre légitime héritage? Et tant que la science était éloignée de vous, était-elle donc une science?... Elle vous a reconquis dans cette heureuse occasion, et elle a retrouvé en même temps son accord naturel avec le bon sens du peuple dont elle n'eût pas dû s'écarter.

16 juin 1843.

Je donne ici les notes qui me restent de mon cours. Je les donne, à peu près, telles qu'elles furent écrites, le jour même de chaque leçon. — Je ne pouvais écrire plus tôt ; d'une leçon à l'autre, la situation changeait, la question avançait, par la presse ou autrement, jusqu'au dernier jour.

On aura quelque indulgence pour un enseignement poursuivi malgré l'orage, et qui modifié dans la forme, selon les phases de la polémique, n'en marcha pas moins d'un pas ferme vers le but indiqué d'abord.

Je supprime dans ces notes plusieurs choses qui se rapportaient à mes leçons antérieures, et qu'on ne pourrait comprendre sans avoir suivi mon cours.

J'écarte encore tel et tel point qui ne dut être qu'indiqué dans un cours dont l'objet était général, et qu'un autre cours, spécialement consacré à la littérature des jésuites, mettait en pleine lumière.



PREMIÈRE LEÇON

MACHINISME MODERNE. *Du machinisme moral.*

(27 avril 1843)

Dans cette première leçon (de la seconde partie de mon cours), je posai d'abord un fait grave : c'est que depuis 1834, au milieu d'un immense accroissement de production matérielle, la production intellectuelle a considérablement diminué d'importance.

Ce fait, moins remarqué ici, l'est parfaitement de nos contrefacteurs étrangers qui se plaignent de n'avoir presque rien à contrefaire.

De 1824 à 1834, la France les a richement alimentés. Elle a produit dans cette période les monuments littéraires qui font sa gloire devant l'Europe ; et non seulement des monuments isolés, mais de grands ensembles d'ouvrages, des cycles d'histoires, de drames, de romans, etc.

Dans les dix années suivantes, on a imprimé tout autant et davantage, mais peu d'ouvrages importants. Les livres même de quelque étendue ont paru d'abord découpés, en articles, en feuilletons ; feuilletons ingénieux, découpures brillantes, mais peu de pensées d'ensemble, peu de grandes compositions.

Ce qui a le plus occupé la presse, ce sont les réimpressions, les publications de manuscrits, de documents historiques, les livres pittoresques à bon marché, sorte de daguerréotypes qui reproduisent en pâles images tout ce qu'on met devant eux.

La rapidité singulière avec laquelle tout cela passe sous nos yeux, se remplaçant, s'effaçant, laissant à peine une trace, ne permet pas de remarquer que, dans ces mille objets mobiles, la forme varie très peu.

Un observateur attentif, et curieux de comparer ses souvenirs, verrait ces prétendues nouveautés revenir périodiquement ; il les ramènerait sans peine à un petit nombre de types, de formules, que l'on emploie tour à tour. Nos rapides improvisateurs sont obligés, le temps manquant, de recourir à ces formules ; c'est comme une grande mécanique, dont ils jouent d'une main légère.

Le génie mécanique qui a simplifié, agrandi la vie moderne, dans l'ordre matériel, ne s'applique guère aux choses de l'esprit, sans l'affaiblir et l'énervier.

De toutes parts je vois des machines intellectuelles qui viennent à notre secours¹, pour nous dispenser d'étudier et de réfléchir, des Dictionnaires qui permettent d'apprendre chaque chose isolée, hors des rapports qui l'éclairent, des Encyclopédies où toute science scindée en menues parcelles, gît comme une poussière stérile, des Abrégés qui vous résument ce que vous n'avez point appris, vous font croire que vous savez, et ferment la porte à la science.

Vicilles méthodes, et fort inférieures à l'idée de Raymond Lulle. A la fin du moyen âge, il trouva les Scolastiques, qui, sur un thème tout fait, s'épuisaient en déductions. « Si le thème est fait, dit-il, si la philosophie est faite, la religion, la science, il suffit de bien ordonner ; des principes aux conséquences, les déductions se tireront d'elles-mêmes. Ma science sera comme un arbre ; on suivra des racines aux branches, des branches aux feuilles, allant du général à l'espèce, à l'individu, et de là, en sens inverse, on retournera aux profondes racines des principes généraux. »... Il le fit, comme il le disait ; avec cet arbre si commode, on ne cherchait plus, tout était devenu facile... Seulement, l'arbre fut un *arbre sec*, qui n'eut jamais ni fruit, ni fleur.

Au seizième siècle, autre tentative de machinisme,

1. Objection contre ces genres d'ouvrages, et non contre tel ouvrage où les auteurs ont montré un esprit original et profond.

et plus hardie. On se battait pour la religion ; un vaillant homme, Ignace de Loyola, comprit la religion elle-même comme machine de guerre, la morale comme mécanique. Ses fameux *Exercices* sont un manuel de tactique religieuse, où la milice monastique se dresse à certains mouvements ; il y donna des procédés matériels pour produire ces élans du cœur, qu'on avait toujours laissés à la libre inspiration ; ici, l'on prie ; là, on rêve, puis l'on pleure, etc.

Admirable mécanique, où l'homme n'est plus qu'un ressort qu'on fait jouer à volonté. Seulement, ne demandez rien que ce qu'une machine peut produire ; une machine donne de l'action, mais nulle production vivante, à la grande différence de l'organisme animé, qui non seulement agit, mais produit des organismes animés tout comme lui. La mécanique des jésuites a été active et puissante ; mais elle n'a rien fait de vivant ; il lui a manqué constamment ce qui, pour toute société, est le plus haut signe de vie, il lui a manqué le grand homme... Pas un homme en trois cents ans !

Quelle est la nature du jésuite ? Aucune ; il est propre à tout : une machine, un simple instrument d'action, n'a pas de nature personnelle.

La machine a sa loi, la fatalité, comme la liberté est la loi de l'âme. Comment donc les jésuites par-

lent-ils de la liberté? En quoi les regarde-t-elle?

Remarquez le double langage qu'ils nous tiennent aujourd'hui. Ils sont le matin pour la liberté, le soir pour l'autorité.

Dans leurs journaux qu'ils donnent et sèment dans le peuple, ils ne parlent que de liberté, et ils voudraient persuader que la liberté politique est possible sous la tyrannie religieuse... Cela est dur à croire, difficile à faire croire à des gens qui, pour les chasser, ont chassé hier une dynastie (*Mouvements en sens divers*), et qui en chasseraient dix, s'il le fallait encore.

Dans les salons, avec les grandes dames qu'ils dirigent, ce n'est plus cela; ils redeviennent tout à coup les amis du passé, les vrais fils du moyen âge.

Et moi aussi, leur dirai-je, je suis un peu du moyen âge, j'y ai vécu de longues années, et je reconnais bien les quatre mots d'art chrétien que les nôtres viennent de vous apprendre... Mais permettez encore que je vous regarde au visage; si vous êtes vraiment les fils de ce temps-là, apparemment vous lui ressemblez.

Ce temps était fécond, et tout en se croyant, dans son humilité, inactif et impuissant, il créait toujours. Il a bâti, comme en rêve, je ne sais combien de poèmes, de légendes, d'églises, de systèmes... D'où

vient donc, si vous en êtes, que vous ne produisez rien?

Ce moyen âge, que vous nous montrez volontiers dans une immobilité idiote, ne fut que mouvement et transformation féconde, pendant quinze cents ans. (*Je supprime ici un long développement.*) La libre végétation qui lui fut particulière, n'a rien de commun avec l'action sèche et dure des mécaniques¹. S'il n'avait eu d'autre action, il n'eût rien produit de vivant ; il aurait été stérile... Et vous lui ressembleriez.

Non, vous n'êtes pas du passé ! Non, vous n'êtes pas du présent !

Êtes-vous ? Non, vous avez l'air d'être... Pur accident, simple phénomène. Nulle existence. Ce qui *est* vraiment, produit.

Si vous veniez, vous qui n'êtes point, qui ne faites rien, qui ne ferez rien, nous conseiller de ne rien faire, d'abdiquer notre activité, de nous remettre à vous, au néant, nous répondrions : « Il ne faut pas que le monde meure encore ; qu'on soit mort, à la bonne heure ; est-ce un droit pour exiger que le reste soit mort aussi ?

1. Le symbolisme vivant du moyen âge, qui toujours allait changeant sous une forme immobile en apparence, ressemblait en cela à toute chose vivante, à la plante par exemple qui change si doucement qu'on croit que rien n'a changé. Rien de plus étranger à la méthode artificielle, voulue, raisonnée, qui prémédite l'enthousiasme et mécanise la foi.

Si l'on insiste, si l'on veut que vous soyez quelque chose, j'accorderai que vous êtes une vieille machine de guerre ¹, un brûlot de Philippe II, de l'*invincible Armada*... Quiconque y monte, y périt, et Philippe II, et Charles X, et quiconque y montera.

Nés du combat, vous restez fidèles à votre naissance. Vos œuvres ne sont que des disputes, des discours scolastiques et polémiques, c'est-à-dire des négations... Nous travaillons, vous combattez; des deux voies, laquelle est chrétienne?

Milites (c'est votre nom), remettez votre épée dans le fourreau... *Beati pacifici!*

Faites comme nous faisons avant que vous vinsiez nous troubler, travaillez tranquillement. Alors seulement, vous comprendriez le christianisme et le moyen âge, dont vous vous doutez si peu.

A qui adressé-je ce conseil, qui n'est pas d'un ennemi? A la Société? Non, elle se vante de ne pas

1. Trois ans après la Saint-Barthélemy, Grégoire XIII, qui avait remercié le ciel de cet heureux événement, accorda aux Jésuites tous les privilèges que les papes avaient accordés ou accorderaient jamais (*concessis et concedendis*) à toutes personnes ecclésiastiques, séculières ou régulières. De là leur prétention de représenter toute l'Église, conformément à ce nom ambitieux de Société de Jésus. — Ils en sont la dangereuse contrefaçon. Ils prennent hardiment dans toutes les règles antérieures, copient saint Benoît, saint Dominique, saint François. Allez voir ensuite les originaux, vous trouvez que les textes empruntés avaient un autre sens, tout religieux et poétique, et qui n'a rien à voir avec la police de ceux-ci... Effet bizarre et ridicule, comme d'une ordonnance de police qui irait chercher ses motifs dans la Divine comédie. Voir plus bas la note de la p. 48.

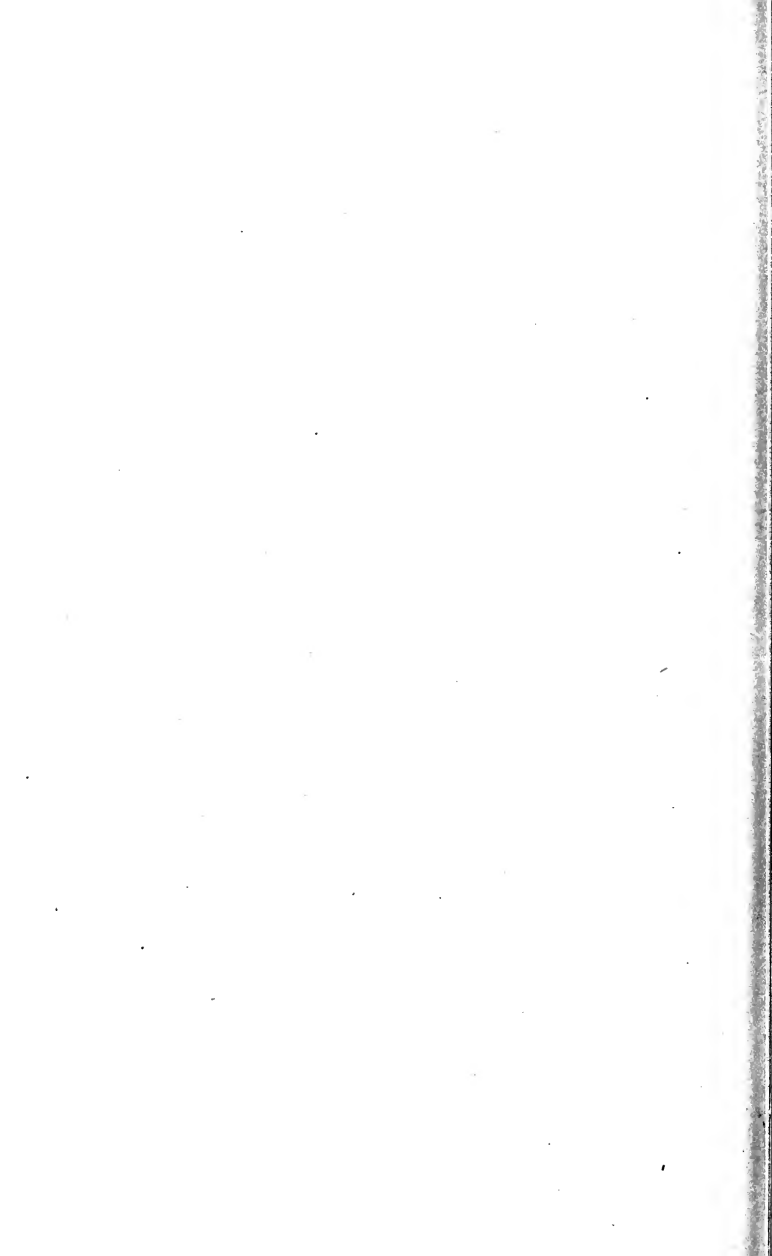
changer, de ne s'améliorer jamais¹... Je parle à tel infortuné, que je vois d'ici en pensée, qui peut-être se sent, trop tard, entré dans la voie sans retour, et pleure en secret d'avoir épousé la mort.

1. On sait le mot du général : Sint ut sunt, aut non sint.

La fin de cette leçon fut reproduite à mon insu par la *Patrie* le soir même, et le lendemain (28 avril) par le *Siècle*. — J'ignorais alors la part active que la presse allait prendre à cette lutte.

J'ignorais (ce qui peut sembler étrange, mais n'en est pas moins exact) que mon ami, M. Quinet, ayant conduit son cours jusqu'au milieu du seizième siècle, dût traiter de la littérature des jésuites. Encore moins avais-je connaissance de l'article que M. Libri inséra dans la *Revue des Deux Mondes*, trois jours après ma leçon (1^{er} mai).

Ce qui peut être surprendre davantage, c'est que *je n'avais pas lu une ligne de tout ce qu'on avait écrit contre moi*. C'est après ma seconde leçon, qu'un de mes anciens élèves m'apporta le *Monopole universitaire*.



DEUXIÈME LEÇON

RÉACTIONS DU PASSÉ. Perindè ac cadaver.
(4 mai 1843)

On a dit que je défendais, on a dit que j'attaquais.
Ni l'un, ni l'autre... J'enseigne.

Le professeur d'histoire et de morale a droit d'examiner la plus grave question de la philosophie et de l'histoire: Ce que c'est qu'*organisme* et *mécanisme*, en quoi diffère l'organisme vivant du mécanisme stérile.

Question grave, en ce moment surtout où la vie semble faiblir, où la stérilité nous gagne, où l'Europe, tout occupée naguère d'imiter la France, de contrefaire ou traduire la France, s'étonne de voir que nous allons produisant de moins en moins.

J'ai cité un exemple illustre de mécanisme, puissant pour l'action, impuissant pour la production, l'ordre des jésuites, qui, dans une existence de trois siècles, n'a pu donner un seul homme, un seul livre de génie.

Les jésuites appartiennent, autant que les *Templiers*, au jugement de l'histoire. C'est mon droit et mon devoir de faire connaître ces grandes associations. J'ai commencé par les templiers dont je publie le Procès ; j'arrive aux jésuites.

Ils ont imprimé avant-hier, dans leur journal, *que j'attaquais le clergé* ; c'est tout le contraire. Faire connaître les *tyrans du clergé*, qui sont les jésuites, c'est rendre au clergé le plus grand service, préparer sa délivrance. Nous ne confondons nullement les tyrans et les victimes. Qu'ils n'espèrent pas se cacher derrière ce grand corps qu'ils compromettent en le poussant dans la violence, lorsqu'il ne voudrait que la paix.

Les jésuites sont, je l'ai dit, une formidable machine de guerre, inventée dans le plus violent combat du seizième siècle, employée comme une ressource désespérée, dangereuse pour ceux qui s'en servent... Il y a un lieu où l'on sait cela parfaitement, c'est Rome, et voilà pourquoi les cardinaux ont dit¹ et diront toujours au conclave, quand on propose un jésuite : *Dignus, sed jesuita*. Ils savent que l'ordre, au fond, s'adore lui-même... C'est la foi des Templiers.

Le christianisme n'a pu améliorer le monde qu'en s'y mêlant. Dès lors il a dû en subir les tristes nécessités, la plus triste de toutes, la guerre. Il s'est fait

1. Au sujet du cardinal jésuite Bellarmin.

guerrier par moments, lui qui est la paix ; c'est-à-dire que dans ces moments il se faisait antichrétien.

Les machines de guerre, sorties ainsi, par un étrange miracle, de la religion de la paix, se trouvant en contradiction flagrante avec leur principe, ont présenté dès leur naissance un caractère singulier de laideur et de mensonge ; combien plus, à mesure qu'elles s'éloignaient des circonstances qui les avaient fait naître, des nécessités qui pouvaient en expliquer la naissance ! De plus en plus en désaccord avec le monde qui les entourait, qui avait oublié leur origine et n'était frappé que de cette laideur, elles inspiraient une répugnance instinctive ; le peuple en avait horreur, sans savoir pourquoi.

Toute apparition du monde trouble et violent des anciens âges dans notre monde moderne, inspire même répugnance. Les fils aînés du limon qui jadis possédaient seuls le globe, couvert d'eau et de brouillard, et qui aujourd'hui pétrissent de leurs membres équivoques la fange tiède du Nil, semblent une réclamation du chaos qui voudrait nous ressaisir ¹.

1. « Le serpent du vieux limon se présente aimable, luisant, écaillé, ailé : « Voyez mes belles écailles, et mes ailes, montez sur mon dos, volons ensemble à la lumière ! » — « Quoi ! avec ce ventre de reptile, vous promettez de voler ! c'est vous, chauve-souris, qui me menez au soleil?... Arrière ! monstres chimériques, arrière, mensonges vivants !... Sainte lumière, viens à mon aide, contre les fantômes du chaos, et l'engloutissement de la vieille nuit ! »

Dieu, qui est la beauté, n'a pas créé de laideur absolue. La laideur est un passage inharmonique.

Il y a laideur et laideur. L'une qui veut être moins laide, s'harmoniser, s'ordonner, suivre le progrès, suivre Dieu... L'autre qui veut être plus laide, et qui, à mesure que le monde s'harmonise, aspire à l'ancien chaos.

De même, dans l'histoire et dans l'art, on sympathise avec les formes laides qui voudraient leur changement. « *Expecto, Domine, donec veniat immutatio mea...* » Voyez, dans nos cathédrales, ces misérables figures accroupies, qui, sous le poids d'un pilier énorme, tâchent pourtant de lever la tête; c'est l'aspiration visible du triste peuple d'alors. Vous le retrouvez, au quinzième siècle, laid et grimaçant, mais intelligent, avisé¹; à travers cette laideur, vous présentez l'harmonie moderne.

La laideur odieuse, incurable, celle qui choque les yeux, encore plus le cœur, c'est celle qui accuse la volonté de rester telle, de ne pas se laisser améliorer aux mains du grand artiste qui va sculptant son œuvre à jamais.

Ainsi, quand le christianisme est vainqueur, les dieux païens aiment mieux fuir. Ils vont chercher les forêts; ils vivent là farouches et de plus en plus sauvages; les vieilles femmes cabalent pour eux sur

1. Voyez la statue de la fille de Jean Bureau à Versailles.

la bruyère de Macbeth. Le moyen âge regarde cette tendance obstinée vers le passé, cet effort d'aller en arrière ; lorsque Dieu mène en avant, il le regarde comme le mal suprême, et il l'appelle le Diable.

Même horreur pour les *Albigéois*, lorsque ceux-ci, qui se disaient chrétiens, renouvelèrent la dualité persane, manichéenne, comme si, en plein christianisme, Arimane était revenu s'asseoir à côté de Dieu.

Moins grossier, mais non moins impie, semble avoir été le mystère du *Temple*.

Étrange religion de soldats-moines, qui, dans leur mépris des prêtres, semblent avoir mêlé les superstitions des anciens gnostiques et des musulmans, ne voulant plus de Dieu que le Saint-Esprit, l'enfermant avec eux dans le secret du Temple, le gardant pour eux. « Leur vrai Dieu devint l'ordre même. Ils adorèrent le Temple et les Templiers, comme temples vivants... Leurs symboles exprimèrent le dévouement aveugle, l'abandon complet de la volonté. L'ordre, se serrant ainsi, tomba dans une farouche religion de soi-même, dans un satanique égoïsme. Ce qu'il y a de souverainement diabolique dans le diable, c'est de s'adorer. »

Ainsi, cet instrument de guerre que l'Église s'était créé pour le besoin des Croisades, tourna si bien dans ses mains, que lorsqu'elle croyait le diriger, elle en sentit la pointe au cœur... Toutefois le péril

fut moindre en ce que cette création bâtarde du moine-soldat avait peu de vitalité hors de la croisade, qui l'avait fait naître.

La bataille du seizième siècle créa une milice bien plus dangereuse. Au moment où Rome est attaquée dans Rome même par les livres de Luther et les armes de Frondsberg, il lui vient d'Espagne un vaillant soldat qui se voue à la servir, un homme d'enthousiasme et de ruse... Elle saisit ce glaive dans son péril, et si vivement, avec tant de confiance, qu'elle en jette le fourreau. Elle remet tout pouvoir au général des jésuites, s'interdisant de leur donner jamais, même sur leur demande, de privilèges contraires à leur institut (*Nullius momenti habenda sunt, etiamsi à Sede apostolica sint concessa*). Le pape ne changera rien, et le général, avec l'assemblée de l'ordre, changera ce qu'il voudra, selon les lieux et les temps.

Ce qui fit la force et la légitimité de l'ordre à son apparition, c'est qu'il soutint contre les protestants, qui exagéraient l'influence divine, que l'homme est libre pourtant.

Maintenant quel usage fera-t-il de cette liberté ? Il la remettra aux jésuites ; il l'emploiera à obéir, et *il croira juste* tout ce qui lui sera commandé¹ : il

1. ... Obedientia, tum in executione, tum in voluntate, tum in intellectu, sit in nobis semper ex omni parte perfecta... *omnia justa esse nobis persuadendo*. Constit. p. 123, in-12, Romæ, in collegio Societatis, 1583.

sera dans la main des supérieurs, comme un bâton dans la main d'un vieil homme qui en fait tout ce qu'il veut, il se laissera pousser à droite, à gauche, *comme un cadavre* : PERINDÈ AC CADAVER.

A l'appui de cette doctrine d'obéissance et de tyrannie, la *délation* est autorisée par le fondateur lui-même.

Ses successeurs organisent la grande scolastique morale, ou *casuistique*, qui trouve pour toute chose un *distinguo*, un *nisi*... Cet art de ruser avec la morale fut la force principale de leur Société, l'attrait tout puissant de leur confessionnal. La prédication fut sévère, la direction indulgente. Là se conclurent d'étranges marchés entre la conscience malade des grands de ce monde et la direction toute politique de la Société.

Le moyen le plus efficace de conversion et qui fut dès lors trouvé, appliqué, par les jésuites, *ce fut d'enlever les enfants*, pour forcer les parents à se convertir... Nouveau moyen, et bien ingénieux, auquel Néron et Dioclétien n'avaient pas pensé.

Un seul fait. Vers 1650, une grande dame du Piémont, très mondaine, très passionnée, se trouva au lit de mort ; elle était assistée de ses confesseurs jésuites, et pourtant, peu rassurée. Dans ce grave moment, elle se souvint de son mari qu'elle n'avait pas vu depuis longtemps, elle le fit venir et lui dit :

« J'ai beaucoup péché (peut-être envers vous), j'ai beaucoup à expier, je crois mon âme en péril. Aidez-moi, et jurez que vous emploierez tous les moyens, le fer et le feu, pour convertir les Vaudois. » Le mari, brave militaire, jura, et n'épargna aucun moyen militaire; mais rien n'y faisait. Les jésuites, plus habiles, imaginèrent alors d'enlever les enfants; on était sûr que les mères suivraient¹...

Ce moyen, sous la même influence, fut largement appliqué, lors de la révocation de l'édit de Nantes. Louis XIV y répugnait; mais madame de Maintenon, qui n'avait pas d'enfant, lui fit entendre que rien n'était mieux imaginé, ni plus efficace... Les cris des mères ont monté au ciel!

Si nous répugnons, nous aussi, à mettre nos enfants dans les mains de ceux qui les premiers conseillèrent ces enlèvements d'enfants, il faut peu s'en étonner. L'éducation mécanique que donnent les jésuites cultive peut-être l'esprit, mais en brisant l'âme. On peut savoir beaucoup et n'en pas moins être une âme morte : *Perindè ac cadaver*.

Il y a aussi une chose qui doit mettre en défiance.

1. L'édit de Turin, 1655, constate cette chose effroyable, par l'adoucissement même qu'il y met : Défense d'enlever les garçons avant douze ans, les filles avant dix.

Ce que sont les jésuites aujourd'hui, et ce qu'ils font, qui le sait?... Ils ont plus que jamais une existence mystérieuse.

Nous aurions droit de leur dire : La partie n'est pas égale entre vous et nous. Nous livrons toutes nos pensées au public, nous vivons dans la lumière. — Vous, qui vous empêche de dire *oui* le matin, *non* le soir ?

On sait ce que nous faisons. Nous travaillons bien ou mal. Chaque jour, nous venons tout apporter ici, notre vie, notre propre cœur... Nos ennemis peuvent y mordre.

Et il y a déjà longtemps (simples que nous sommes et laborieux) que nous les nourrissons de notre substance. Nous pouvons leur dire, comme, dans le chant grec, le blessé dit au vautour : « Mange, oiseau, c'est la chair d'un brave ; ton bec croîtra d'une coudée. »

Car enfin, voyez vous-mêmes, de quoi vivez-vous dans votre grande pauvreté ?

La langue même que vous avez dans la bouche, avec laquelle vos avocats attaquent J.-J. Rousseau, c'est la langue de Rousseau, autant qu'ils peuvent... Rhétorique, raisonnement, peu d'observation des faits.

Le spiritualisme chrétien, qui l'a relevé il y a vingt ans, est-ce vous ? oseriez-vous le dire ?

La ferveur pour le moyen âge, qui l'a ramenée dans le public, est-ce vous ? oseriez-vous le dire ?

Nous avons loué le passé, saint Louis, saint Thomas, même Ignace de Loyola... Et vous êtes venus dire : Je suis Loyola... Non, pas même Loyola... Un homme de génie n'eût pas fait aujourd'hui ce qu'il fit alors...

Cette église même, où vous prêchez, elle était là depuis des siècles et vous ne saviez pas la voir... Il a fallu qu'on vous la montrât, qu'on vous fit découvrir les tours de Notre-Dame, et alors vous vous y êtes glissés, que Notre-Dame le voulût ou non ; vous en avez fait une place de guerre, et vous avez mis vos batteries sur les tours, sur cette maison de paix...

Eh bien, qu'elle juge elle-même, cette maison, entre vous et nous, quels sont les vrais successeurs des hommes qui l'ont bâtie ?

Vous, vous dites que tout est fini, vous ne voulez pas qu'on ajoute. Vous trouvez les tours assez hautes... Elles le sont bien assez pour y asseoir vos machines.

Nous, nous disons qu'il faut toujours bâtir, mettre œuvre sur œuvre, et des œuvres vives, que Dieu créant toujours, nous devons suivre, comme nous pourrons et créer aussi...

Vous vouliez qu'on s'arrêtât... et nous avons pour-

suiwi... Malgré vous, nous avons, au dix-septième siècle, découvert le ciel (comme la terre au quinzième) : vous vous êtes indignés, mais il vous a bien fallu reconnaître cet immense accroissement de la religion. — Avant le droit des gens, qui a mis la paix dans la guerre même, avant l'égalité civile, le christianisme lui-même était-il réalisé ? — Qui a ouvert ces grandes voies ? Le temps moderne que vous accusez. — L'égalité politique, dont vous commencez à savoir le nom, pour l'employer contre nous, ce sera encore une pièce, que nous ajouterons à notre grande construction... Nous sommes des maçons, des ouvriers ; laissez-nous bâtir, laissez-nous poursuivre de siècle en siècle l'édification de l'œuvre commune, et, sans nous lasser jamais, exhausser de plus en plus l'éternelle Église de Dieu !

Cette leçon fut troublée par quelques signes d'une insolente désapprobation. Les individus qui se les permirent soulevèrent l'indignation de tout l'auditoire ; reconnus à la sortie du cours, ils furent poursuivis par les huées de la foule.

Le mercredi suivant, M. Quinet, dans une leçon qui restera, établit notre droit, le droit de la liberté du professeur. Les journaux se déclarèrent successivement pour nous (le *National* et le *Constitutionnel*, le 5 mai ; les *Débats*, le 13 ; la *Revue des Deux Mondes*, le 15 ; le *Courrier*, le 17 ; la *Revue indépendante*, le 25). Le *Siècle* reproduisit les leçons de M. Quinet et les miennes.

Une nouvelle revue dont le premier numéro parut le 15 mai, en donna des extraits (*Journal de la Liberté religieuse*, dirigé par M. Goubault) ; des fragments considérables furent insérés par divers journaux des départements et de l'étranger : *Journal de Rouen*, *Écho de Vésone*, *Courrier de Lyon*, *Espérance*, *Helvétie*, *Courrier suisse*, etc., etc.

Le jeudi 11 mai, plusieurs de mes collègues et de mes plus illustres amis, français et étrangers, voulurent, en quelque sorte, protester par leur présence contre ces indignes attaques, et me firent l'honneur d'entourer ma chaire.

TROISIÈME LEÇON

ÉDUCATION, DIVINE, HUMAINE. *Education contre nature.* (11 mai 1843)

Dans une vie déjà avancée, solitaire et laborieuse, je trouve, en regardant derrière moi, une compensation très douce à ce qui a pu me manquer.

C'est qu'il m'a été donné autant qu'à aucun homme de ce temps, de contempler dans l'histoire un mystère vraiment divin.

Je ne parle pas du spectacle des grandes crises dramatiques qui semblent les coups d'État de Dieu... Je parle de l'action douce, patiente, souvent à peine sensible, par laquelle la Providence prépare, suscite et développe la vie, la ménage et la nourrit et va la fortifiant. (*Rumeurs, interruption.*)

J'atteste mes illustres amis, historiens de l'humanité ou de la nature, que je vois dans cette enceinte, je leur demande si la plus haute récompense de leurs

travaux, leur meilleure consolation dans les fortunes diverses, n'a pas été la contemplation de ce que nous pouvons appeler la maternité de la Providence.

Dieu est une mère... Cela est sensible pour qui voit avec quel ménagement il met les plus grandes forces à la portée des êtres les plus faibles... Pour qui ce travail immense, ce concours des éléments, ces eaux venues des mers lointaines, et cette lumière de trente millions de lieues ? Quel est ce favori de Dieu devant lequel la nature s'empresse, se modère et retient son souffle ?... C'est un brin d'herbe des champs.

A voir ces ménagements si habiles, si délicats, cette crainte de blesser, ce désir de conserver, ce tendre respect de l'existence, qui méconnaîtrait la main maternelle ?

La grande mère, la grande nourrice est comme toutes les mères ; elle craint d'être trop forte ; elle entoure et ne serre pas ; elle influe, ne force pas ; elle donne toujours et toujours, mais doucement, peu à la fois... de sorte que le nourrisson, quel qu'il soit, ne reste pas longtemps passif, qu'il s'aide lui-même et que, selon son espèce, il ait aussi son action.

Le miracle éternel du monde, c'est que la force infinie, loin d'étouffer la faiblesse, veut qu'elle devienne une force. La Toute-Puissance semble trouver une félicité divine à créer, encourager la vie,

l'action, la liberté. (*Rumeurs, violents dialogues, longue interruption.*)

L'éducation n'a pas d'autre but que d'imiter, dans la culture de l'homme, cette conduite de la Providence. Ce que l'éducation se propose, c'est de développer une créature libre, qui puisse elle-même agir et créer.

Dans l'éducation désintéressée et tendre qu'ils donnent à leur enfant, les parents ne veulent rien pour eux, mais tout pour lui, qu'il grandisse harmoniquement dans toutes ses facultés, dans la plénitude de ses puissances, que peu à peu il devienne fort, qu'il soit homme et les remplace.

Ils veulent avant tout que l'enfant développe son activité, quand même ils devraient en souffrir... Si le père fait de l'escrime avec lui, il lui donne avantage pour l'enhardir, il recule, se laisse toucher, ne trouve jamais qu'il frappe assez fort...

La pensée des parents, le but de leurs soins pendant tant d'années, c'est qu'à la longue l'enfant soit en état de se passer d'eux, qu'il puisse les quitter un jour... La mère même se résigne, elle le voit partir, elle l'envoie dans les carrières hasardeuses, dans la marine, à l'armée. Que veut-elle ? Qu'il revienne homme, bruni du soleil d'Afrique, distingué et admiré, et qu'il se marie alors, qu'il aime une autre plus que sa mère...

Tel est le désintéressement de la famille ; tout ce qu'elle demande, c'est de produire un homme libre et fort, qui puisse, s'il le faut, se détacher d'elle.

Les familles artificielles, ou confréries du moyen âge, avaient, dans leur commencement, quelque chose de ce caractère divin de la famille naturelle, le développement harmonique dans la liberté. Les grandes familles monastiques en eurent une ombre, à leur principe, et c'est alors qu'elles produisirent les grands hommes qui les représentent par devant l'histoire. Elles n'ont été fécondes qu'autant qu'elles laissaient quelque chose au libre développement.

Les seuls jésuites, institués pour une action violente de politique et de guerre, ont entrepris de faire entrer l'homme tout entier dans cette action. Ils veulent se l'approprier sans réserve, l'employer et le garder, de la naissance à la mort. Ils le prennent par l'éducation, avant que la raison éveillée puisse se mettre en défense, ils le dominent par la prédication, et le gouvernement dans ses moindres actes par la direction.

Quelle est cette éducation ? Leur apologiste, le jésuite Cerutti, le dit assez nettement (*Apologie*, p. 330) : « De même qu'on emmaillote les membres de l'enfant dès le berceau, pour leur donner une juste proportion, il faut, dès sa première jeunesse, EMMAILLOTER, pour ainsi dire, sa volonté, pour qu'elle

conserve, dans tout le reste de sa vie, une heureuse et salutaire souplesse. »

Si l'on pouvait croire qu'une faculté *emmaillotée* longtemps puisse jamais devenir active, il suffirait de rapprocher de cette expression doucereuse le mot plus franc qu'il n'ont pas craint d'écrire dans leur règle, et qui indique fort bien le genre d'obéissance qu'ils demandent et ce que l'homme sera dans leurs mains : *Comme un bâton, comme un cadavre.*

Mais, diront-ils : « Si la volonté seule est annulée, et que les autres facultés y gagnent, n'y a-t il pas compensation ? »

Prouvez qu'elles ont gagné ; prouvez que l'esprit et l'intelligence peuvent vivre en l'homme, avec une volonté morte... Où sont vos illustres depuis trois cents ans?...

Quand même un côté de l'homme devrait profiter de l'affaiblissement de l'autre côté, qui donc a droit de pratiquer de telles opérations, par exemple de crever l'œil gauche, sous prétexte que l'œil droit en aura la vue plus nette ?

Je sais que les éleveurs anglais ont trouvé l'art de faire d'étranges spécialités, des moutons qui ne sont que suif, des bœufs qui ne sont que viande, d'élégants squelettes de chevaux pour gagner des prix ; et pour monter ces chevaux, il leur a fallu des nains, tristes créatures à qui on défend de grandir.

N'est-ce pas une chose impie d'appliquer à l'âme cet art choquant de faire des monstres, de lui dire : « Tu garderas telle faculté, et tu sacrifieras telle autre; nous te laisserons la mémoire, le sens des petites choses, telle pratique d'affaire et de ruse; nous t'ôterons ce qui fait ton essence, ce qui est toi-même, la volonté, la liberté!... en sorte qu'ainsi inutile, tu vives encore, comme instrument, et que tu ne t'appartiennes plus... »

Pour faire ces choses monstrueuses, il faut un art monstrueux.

L'art de tenir les hommes *ensemble* et pourtant dans *l'isolement*, unis pour l'action, désunis de cœur, concourant au même but, tout en se faisant la guerre.

Pour obtenir cet état d'isolement dans la société même, il faut d'abord laisser les membres inférieurs dans l'ignorance parfaite de ce qu'on leur révélera aux degrés supérieurs (Reg. comm. XXVII), de sorte qu'ils aillent à l'aveugle d'un degré à l'autre et comme s'ils montaient dans la nuit¹.

1. Pour justifier la défense d'apprendre à lire qu'ils font à leurs domestiques, ils citent hardiment saint François d'Assise (*Reg. comment. Nigronus*, p. 303), qui, avec sa confiance parfaite dans l'illumination divine, dispense les siens d'étudier... Je crois voir Machiavel exploitant, pour sa politique, le mot qu'il aurait surpris sur les lèvres d'un enfant. — Il en est de même d'une foule de choses dont les Jésuites ont pris la lettre dans les anciennes règles, mais qui ont chez eux un sens tout différent, et ne sont là que pour témoigner combien leur esprit est contraire à celui du moyen âge.

C'est le premier point. Le second, c'est de les mettre en défiance les uns à l'égard des autres, par la crainte des délations mutuelles (Reg. comm. XX.)

Le troisième, de compléter ce système artificiel par des livres spéciaux qui leur montrent le monde sous un jour entièrement faux, de sorte que, n'ayant aucun moyen de contrôle, ils se trouvent à jamais enfermés, et comme murés, dans le mensonge.

Je ne citerai qu'un de ces livres, leur *Abrégé d'histoire de France* (éd. de 1843¹), livre, depuis vingt-cinq ans, répandu par millions, en France, en Belgique, en Savoie, en Piémont et en Suisse, livre si bien adopté par eux qu'ils l'ont modifié d'année en année², le purgeant des mots ridicules qui avaient rendu célèbre le nom de l'auteur; ils ont laissé les calomnies, les blasphèmes contre la France... Partout le cœur anglais, partout la gloire de Wellington³. Mais les Anglais eux-mêmes se sont montrés

1. *Histoire de France* à l'usage de la jeunesse, t. II, p. 342; in-12, nouvelle édition, revue et corrigée, 1843; imprimée à Lyon, chez Louis Lesne, imprimeur-libraire, ancienne maison Rusand. Ce livre et tous ceux de la même main sont désignés dans les catalogues par le signe A. M. D. G. (*ad majorem Dei gloriam*), ou par L. N. N. (*lucet, non nocet.*)

2. Et de mois en mois. Dans l'édition qu'ils ont faite en juin, ils ont supprimé le passage que je citais au Collège de France, d'après une édition de janvier ou février, que j'ai encore sous les yeux en écrivant cette note, aujourd'hui 21 juin.

3. Il faut voir les discours qu'ils lui prêtent, absurdes, insultants pour nous (II, 312), les folies sanguinaires qu'ils font dire à Napoléon (II, 324), les inepties d'une haine idiote : Au 20 mars, on aurait mêlé au cri de *vive l'empereur*, le cri de *vive l'enfer ! à bas le paradis !* p. 337. —

moins Anglais; ils ont réfuté avec mépris les calomnies que les jésuites ont inventées ou reproduites contre nos morts de Waterloo, le passage entre autres, où, racontant que les débris de la garde impériale refusèrent de se rendre, l'histoire des jésuites ajoute : « On vit *ces forcenés tirer les uns sur les autres et s'entre-tuer* sous les yeux des Anglais, que cet étrange spectacle tenait dans un saisissement mêlé d'horreur. »

Malheureux! que vous connaissez peu la génération héroïque que vous calomniez au hasard!... Ceux qui ont vu de près ces braves peuvent dire si leur calme courage fut jamais mêlé de fureur... Plus d'un que nous avons connu eut la douceur d'un enfant... Ah! ils ont été doux, les forts¹!

Que dire de la dissertation sur les perruques qui, dans ce petit livre, occupe deux pages entières (II, 168-169)? Le reste est à l'avenant; partout, le même esprit, mondain et dévot, les choses les plus graves dites avec une légèreté déplorable, où l'on sent la mort du cœur... Voilà dans quel style l'auteur parle de la Saint-Barthélemy : Le mariage eut lieu, et la joie de la fête eût été complète sans la catastrophe sanglante qui la termina. I, 294. Ce qui est au-dessus de tout, c'est cet éloge audacieux des Jésuites par les Jésuites : Par une distinction bien honorable pour cette compagnie, *on lui comptait autant d'ennemis qu'à la religion elle-même*, p. 103.

1. Que de faits je pourrais citer! en voici un, qui mérite d'être sauvé de l'oubli. A la bataille de Wagram, une des batteries de la garde impériale se trouva pour quelques moments sur un champ couvert de blessés ennemis; l'un d'eux, qui souffrait horriblement de sa blessure, de la soif et de la chaleur, criait aux Français de l'achever; furieux de n'être pas compris (il parlait hongrois), il se traîne vers une arme chargée, et il essaye de la tirer sur les canonnières; l'officier français lui ôta l'arme des mains, et suspendit quelques habits à un faisceau de fusils pour lui faire de l'ombre. — Cet officier était M. Fourcy-Gauduin, capitaine de l'artillerie de la garde, excellent historien de

Si peu que vous ayez de prudence, ne parlez jamais de ces hommes, jamais de ces temps. Taisez-vous sur tout cela !... On vous reconnaîtrait trop aisément pour ce que vous êtes, pour les ennemis de la France... Elle vous dirait elle-même : « Ne touchez point à mes morts ! Prenez garde, ils ne sont pas aussi morts que vous pensez ! »

l'École polytechnique, qui a fait des poésies charmantes à travers ces guerres terribles et sur tous les champs de bataille de l'Europe. Il a cette simple épitaphe à notre cimetière du Midi : *Hinc surrecturus*. Et plus bas : *Stylo et gladio meruit*. Les deux premiers mots, si nobles et si chrétiens, sont ceux qu'il avait lui-même écrits sur la tombe de sa mère. (*Hinc surrectura!*)

On put reconnaître pendant cette leçon la main qui dirigeait les interrupteurs. Le moyen qu'on employa pour troubler le cours était tout à fait conforme à ce que nous venions d'enseigner sur la méthode des jésuites. Il consistait à étouffer la voix du professeur, non par des sifflets, *mais par des bravos !....* Cette manœuvre fut exécutée par une douzaine de personnes, qui n'étaient jamais venues à nos cours, et qui avaient été recrutées le matin même à cet effet dans un grand établissement public.

Une manœuvre, si peu *française*, révolta les jeunes gens, d'autant plus que les interrupteurs, peu expérimentés, avaient murmuré au hasard, et justement aux passages les plus religieux de cette leçon. Ils furent en péril, l'un d'eux surtout, que je vis avec plaisir protégé par un de mes amis, qui le couvrit de son corps.

Le 16 mai, au soir, plusieurs étudiants m'apportèrent une lettre, pleine de convenance, où ils exprimaient à la fois leur sympathie pour le professeur et leur indignation sur les attaques déloyales dont son cours était l'objet. Cette lettre avait été couverte en un moment de deux cent cinquante-huit signatures.

Les journaux, comme je l'ai dit, s'étaient déclarés pour nous. J'écrivis, le 15, la lettre suivante à M. le rédacteur des *Débats* :

« Monsieur,

» Dans un article obligeant où vous établissez la justice de notre cause, vous dites que nous usons du droit de *défense*.

Quelques personnes en pourraient conclure que, pour aller au secours de notre réputation attaquée, nous sortons du sujet de notre enseignement, du cercle, dès longtemps tracé, de nos leçons.

» Non, nous ne nous défendons pas. Les passages tronqués, défigurés, se défendent eux-mêmes, dès qu'on les lit dans l'original. Quant aux commentaires qu'on ajoute, qui oserait les lire en public? Il en est où l'imagination monastique eût fait reculer l'Arétin. (V. le *Monopole universitaire*, p. 441.)

» Dès ma première leçon de cette année, j'ai posé mon sujet; c'est la plus haute question de la philosophie de l'histoire :

» Distinguer l'*organisme* vivant, du *mécanisme*, du formalisme, de la vaine scolastique.

» I. Dans la première partie de mon cours, j'ai montré que le vrai moyen âge n'a pas été, comme on le croit, dominé par cet esprit stérile, j'ai étudié le mystère de sa vitalité féconde.

» II. Dans la seconde partie de mon cours, je montre ce qu'il faut penser du *faux moyen âge* qui veut s'imposer à nous. Je le signale extérieurement, par son impuissance et la stérilité de ses résultats; je le pénètre au fond même, dans la déloyauté de son principe : s'emparer de l'homme par surprise, l'envelopper avant l'âge où il pourrait se défendre, *emmailloter la volonté*, comme ils disent eux-mêmes, dans l'*Apologie des Jésuites*.

» Tel a été, tel est, monsieur, le plan de mon cours. La polémique n'y vient qu'à l'appui des théories; l'ordre des Jésuites y est un exemple comme l'ordre des Templiers, que j'ai eu aussi occasion de rappeler.

» Je ne suis pas un homme de bruit. La plus grande partie

de ma vie s'est écoulée dans le silence. J'ai écrit fort tard, et depuis, je n'ai jamais disputé, jamais répondu. Depuis douze ans, je suis enfermé dans une œuvre immense, qui doit consumer ma vie. Hier, j'écrivais l'Histoire de France, je l'écrirai demain, et toujours, tant que Dieu le permettra. Je lui demande seulement de me maintenir tel que j'ai été jusqu'ici, dans l'équilibre, maître de mon cœur..., de sorte que cette montagne de mensonges et de calomnies, longuement amassée pour m'en accabler d'un coup, ne fasse en rien fléchir l'impartiale balance qu'il a placée dans ma main. Je suis, etc. Lundi, 15 mai 1843. »

Nos adversaires purent voir, le 18 mai, à l'attitude de la foule taciturne qui avait rempli toutes les cours du Collège de France, qu'il y aurait péril à tenter plus longtemps la patience du public. Le silence fut complet; une personne soupçonnée (peut-être à tort) d'avoir essayé d'interrompre, fut passée de main en main, et en un moment déposée hors de la salle.

Depuis ce jour, la tranquillité n'a plus été troublée.

QUATRIÈME LEÇON

LIBERTÉ, FÉCONDITÉ. *Stérilité des Jésuites.*
(18 mai 1843.)

La liberté de la presse a sauvé la liberté de la parole.

Dès qu'une pensée, une voix libre s'élève, on ne peut plus l'étouffer ; elle perce les voûtes et les murs. Que servirait d'empêcher six cents personnes d'entendre ce qui demain sera lu de six cent mille ?

La liberté, c'est l'homme. — Même pour se soumettre, il faut être libre ; pour se donner, il faut être à soi. Celui qui se serait abdiqué d'avance, ne serait plus homme, il ne serait qu'une chose... Dieu n'en voudrait pas !

La liberté est tellement le fonds du monde moderne, que pour la combattre ses ennemis n'ont d'autre arme qu'elle-même. Comment l'Europe a-t-elle pu lutter contre la Révolution ! Avec des libertés

données ou promises, libertés communales, libertés civiles (en Prusse, Hongrie, Galicie, etc.).

Les violents adversaires de la liberté de penser y puisaient leurs forces. N'est-ce pas un curieux spectacle de voir M. de Maistre, dans sa vive allure, échapper à chaque instant au joug qu'il veut imposer, ici plus mystique que les mystiques condamnés par l'Église, là tout aussi révolutionnaire que la Révolution qu'il combat?

Vertu merveilleuse de la liberté! Le plus libre des siècles, le nôtre, s'est trouvé aussi le plus harmonique. Il s'est développé, non plus par écoles serviles, mais par cycles ou grandes familles d'hommes indépendants, qui, sans relever l'un de l'autre, vont pourtant se donnant la main; en Allemagne, le cycle des philosophes, des grands musiciens; en France, celui des historiens et des poètes, etc.¹.

Ainsi, c'est justement lorsqu'il n'y avait plus d'association, plus d'ordre religieux, plus d'école, que pour la première fois a commencé ce grand concert, où chaque nation en soi, et toutes les nations entre elles, sans s'être entendues d'avance, se sont accordées.

1. Même développement dans les sciences; dès le commencement du siècle, je vois travailler en face, à l'occasion de nos grandes luttes, et travailler néanmoins en parfait accord, les chimistes de la France, les mécaniciens de l'Angleterre, tous tirant du sein de la nature des forces merveilleuses, qui, pour avoir été cherchées sous l'inspiration de la guerre, n'en restent pas moins pour toujours la pacifique possession de l'humanité.

Le moyen âge, moins libre, n'eut pas cette noble harmonie; il en eut du moins l'espoir et comme l'ombre prophétique dans les grandes associations qui, bien que dépendantes encore, n'en furent pas moins des libertés par rapport aux temps antérieurs. Ainsi, quand saint Dominique et saint François, tirant le moine de sa reclusion, l'envoyèrent par tout le monde, comme prêcheur et pèlerin, cette liberté nouvelle versa la vie par torrents... Saint Dominique, malgré la part funeste qu'il prend à l'inquisition, donne en foule les théologiens profonds, les orateurs, les poètes, les peintres, les hardis penseurs, jusqu'à ce qu'il se brûle lui-même, pour ne point renaître, sur le bûcher de Bruno.

Le moyen âge fut ainsi, non un système artificiel et mécanique, mais bien un être vivant, qui eut sa liberté, et par elle sa fécondité, qui vécut vraiment, travailla et produisit... Et maintenant qu'il repose, il a gagné son repos, le bon ouvrier... Nous qui travaillons aujourd'hui, nous irons volontiers reposer près de lui demain.

Mais auparavant, et lui, et nous, nous serons appelés à répondre de ce que nous avons fait. Les siècles sont responsables comme les hommes. Nous viendrons, nous autres modernes, avec ceux du moyen âge, portant nos œuvres dans les mains, et présentant nos grands ouvriers. Nous montrerons

Leibniz et Kant, et lui saint Thomas; nous Ampère ou Lavoisier, lui Roger Bacon; lui l'auteur du *Dies iræ*, du *Stabat mater*, nous Beethoven et Mozart.

Oui, ce vieux temps aura de quoi répondre; saint Benoît, saint François, saint Dominique arriveront chargés de grandes œuvres qui, toutes scolastiques qu'elles peuvent paraître, n'en furent pas moins des œuvres de vie.

Les jésuites qu'apporteront-ils?

Il ne s'agit pas ici, entre ces deux imposantes réunions des génies du moyen âge, des génies modernes, de montrer des érudits, des gens d'esprit, d'agréables poètes latins, un bon prédicateur, Bourdaloue, un philosophe ingénieux, Buffier¹... Peu pour la littérature, rien pour l'art, et moins que rien. Voyez, sous leur influence, cette peinture fardée, vieille coquette et minaudière, qui, à partir de Mignard, s'en va toujours pâissant².

1. Voir la liste dans l'Apologie (par le jésuite Cerutti), p. 292-310 : *Historiens*, Bougeant, Duhalde, Strada, Charlevoix, Maimbourg, etc. *Érudits*, Pétau, Sirmond, Bollandus, Gaubil, Parennin, etc. *Littérateurs*, Bouhours, Rapin, La Rue, Jouvency, Vanière, Sanadon, etc. Beaucoup d'hommes de science et de mérite; pas un homme de génie. — Ce qu'ils ont à dire, c'est qu'étant venus aux temps du combat, ayant mené généralement une vie d'action, ils ont plus agi que créé, et qu'il faut moins examiner leurs monuments que leurs actes... Eh bien, leur action a-t-elle été vraiment féconde? Nous répondrons non, sans hésiter, même pour les missions. Voyez la leçon de M. Quinet.

2. Le Poussin n'aimait ni les jésuites, ni la peinture des jésuites. Il disait sèchement à ceux qui lui reprochaient de représenter Jésus-Christ sous une figure trop aus'ère : « Que notre Seigneur n'avait pas été un père douillet. »

Non, ce ne sont pas là vos œuvres. Vous en avez d'autres qu'il faut montrer.

Vos histoires d'abord ¹, souvent savantes, toujours suspectes, toujours dominées par un intérêt de parti. Les Daniel, les Mariana, auraient voulu être véridiques qu'ils ne l'auraient pu. Il manque une chose aux vôtres, celle que vous travaillez le plus à détruire, celle justement qu'un grand homme déclare la première qualité de l'historien : « Un cœur de lion pour dire toujours vrai ! »

Au fond, vous n'avez qu'une œuvre à vous : c'est un code.

J'entends les règles et constitutions par lesquelles vous vous gouvernez ; ajoutons la dangereuse chicane à laquelle vous dressez vos confesseurs pour le gouvernement des âmes.

En parcourant le grand livre des *Constitutions des Jésuites*, on est effrayé de l'immensité des détails, de la prévoyance infiniment minutieuse dont il témoigne : édifice toutefois plus grand que grandiose²,

1. L'ordre tout entier est un historien, un biographe infatigable, un laborieux archiviste. Il raconte, jour par jour, à son général tout ce qui se passe au monde.

2. Tout ce qu'on trouve dans ce livre d'emprunté au moyen âge, y prend un caractère moderne, souvent très opposé à l'ancien esprit. Ce qui y règne, c'est un esprit scribe, une manie réglementaire infinie, une curiosité gouvernementale qui ne s'arrête jamais, qui voudrait voir, atteindre le fond par-delà le fond. De là, les raffinements inouïs de leur casuistique, et ce triste courage de soulever et décomposer la boue, au risque d'embourber encore plus... — Au total : petit esprit, subtil et

qui fatigue à voir, parce qu'il n'offre nulle part la simplicité de la vie, parce qu'on y sent avec effroi que les forces vivantes y figurent comme des pierres. On croirait voir une grande église, non pas comme celle du moyen âge, dans sa végétation naïve, — non ! une église dont les murs n'offriraient que têtes et visages d'hommes entendant et regardant, mais nul corps, nul membre, les membres et les corps étant cachés pour toujours, et scellés, hélas ! au mur immobile.

Tout bâti sur un principe : surveillance mutuelle, dénonciation mutuelle, mépris parfait de la nature humaine (mépris naturel peut-être à la terrible époque où fut fondé cet institut).

Le supérieur est entouré de ses *consulteurs*, les profès, novices, élèves, de leurs confrères ou camarades, qui peuvent les dénoncer. De honteuses précautions sont prises contre les membres les plus graves, les plus éprouvés¹.

Sombre intérieur ! combien je les plains !... Mais l'homme, si mal au dedans, ne doit-il pas être d'au-

minutieux, mélange bâtard de bureaucratie et de scolastique... Plus de police que de politique.

1. Police et contre-police. *Le confesseur même espionné par sa pénitente*, qu'on lui envoie parfois pour lui faire des questions insidieuses ! une femme, servant tour à tour d'espion à deux hommes jaloux l'un de l'autre... Enfer sous l'enfer !... Où est le Dante qui aurait trouvé cela ?... La réalité est bien plus vaste et plus terrible que toute imagination !... — Ce genre d'espionnage n'est pas dans la règle, mais *dans la pratique*.

tant plus actif au dehors, n'y doit-il pas porter une dangereuse inquiétude? Ce terrible esprit de police, le seul moyen qu'il ait d'en moins souffrir, c'est de le mettre partout.

Une telle police, appliquée à l'éducation, n'est-ce pas une chose impie?... Quoi! cette pauvre âme qui n'a qu'un jour entre deux éternités, un jour pour devenir digne de l'éternité bienheureuse, vous mettez la main dessus pour rendre l'enfant délateur, c'est-à-dire semblable au diable, qui fut, selon la Genèse, le premier délateur du monde!

Tous les services que les jésuites ont pu rendre ¹, ne peuvent laver ceci. Leur méthode même d'enseignement et d'éducation, judicieuse en plusieurs choses, n'en est pas moins partout empreinte d'un caractère mécanique, automatique. Nul esprit de vie. Elle règle l'extérieur; l'intérieur viendra, s'il peut. Elle enseigne entre autres choses à *porter decem-ment la tête, à regarder toujours plus bas que celui à qui l'on parle, à bien effacer les plis qui se forment au nez et au front*², signes en effet trop visibles de la duplicité

1. Et ils en ont rendu certainement, dans cet entr'acte des études l'éducation scolastique ayant fini, et l'éducation moderne n'ayant pas commencé. Néanmoins leur méthode, même en ce qu'elle a de judicieux, est gâtée par le petit esprit, par les divisions excessives de temps et d'études diverses; tout est coupé mesquinement: un quart d'heure pour quatre lignes de Cicéron, un autre quart d'heure pour Virgile, etc. Ajoutez leur manie d'arranger les auteurs, d'y mêler leur style, d'habiller les anciens en Jésuites, etc.

2. *Institutum Soc., Jes.*, II; 114, éd. Prag. in-folio. Rien n'a changé

et de la ruse... Les malheureux comédiens ne savent pas que la sérénité, l'air de candeur et la grâce morale doivent venir de l'intérieur, monter du cœur au visage, qu'on ne les imite jamais.

.
Voilà, messieurs, les ennemis auxquels nous avons affaire. La liberté religieuse, sur laquelle ils voudraient porter les mains, est solidaire de toutes les autres, de la liberté politique, de celle de la presse, de celle de la parole, que je vous remercie d'avoir maintenue... Gardez bien ce grand héritage ; vous le devez d'autant plus que vous l'avez reçu de vos pères, jeunes gens, et non fait vous-mêmes ; c'est le prix de vos efforts, le fruit de leur sang. L'abandonner ! autant vaudrait briser leurs tombeaux.

Qu'il vous souvienne toujours du mot d'un vieillard d'autrefois, d'un homme à la blanche barbe, comme il dit lui-même, du chancelier l'Hôpital : « Perdre la liberté, ô bon Dieu ! Que reste-t-il à perdre après cela ? »

dans l'éducation des jésuites. Tout ce que j'avais lu dans l'*Intérieur de Saint-Acheul*, par un de ses élèves, m'a été confirmé par des élèves de Brugelete, de Brieg et de Fribourg.

CINQUIÈME LEÇON

LIBRE ASSOCIATION, FÉCONDITÉ. *Stérilité de l'Église asservie.* (26 mai 1843)

Les attaques violentes, perfides, qu'on a dirigées contre moi, depuis notre dernière réunion, m'obligent à dire un mot de moi-même.

Un mot; le premier, et ce sera le dernier.

Messieurs, nous nous connaissons de longue date.

La plupart des jeunes gens qui sont ici ont été élevés, sinon par moi, au moins par mes livres et par mes élèves. Il n'est ici personne qui ignore la ligne que j'ai suivie.

Ligne à la fois libérale et religieuse. Elle part de 1827. En cette année je publiai deux ouvrages : l'un était la traduction d'un livre qui fonde la philosophie de l'histoire sur la base de la Providence, commune à toute religion ; l'autre était un abrégé d'histoire moderne, où je condamnais avec plus de force

que je ne l'ai jamais fait depuis, le fanatisme et l'intolérance¹.

Donc, on me connaissait dès lors, et par mes livres, et par mon enseignement de l'École normale, enseignement que mes élèves répandaient sur tous les points de la France. Depuis, je n'ai pas dit un mot qui ne fût d'accord avec mon point de départ.

Ma carrière n'a été nullement hâtée ; j'ai franchi, un à un, tous les degrés, sans qu'on m'en ait épargné, abrégé un seul. L'examen, l'élection, l'ancienneté, telles ont été mes voies.

On me reproche mes humbles commencements... Mais je m'en fais gloire... (*Applaudissements.*)

On dit *que j'ai sollicité*²... Quand l'aurais-je fait ? Celui qui, pendant tant d'années, tous les jours, et sans repos, a suffi au double travail du professeur et de l'écrivain, s'est réservé peu de temps pour les affaires et les intérêts.

J'ai mené longues années la vie des bénédictins de notre âge, des Sismondi, des Daunou... M. Daunou vivait dans un faubourg éloigné, au milieu des jardiniers ; tous les matins, quand ils voyaient la lumière

1. Voir spécialement ce que j'ai dit sur la Saint-Barthélemy. *Précis de l'Histoire moderne*, au bas de la p. 141, édition de 1827.

2. Je n'ai point sollicité sous la Restauration, comme on l'a dit, mais j'ai été sollicité ; dans quel moment ? En 1828, sous le ministère Martignac, et par l'intermédiaire d'un de mes illustres amis à qui ce ministère rendait alors sa chaire, aux applaudissements de la France.

à sa fenêtre, ils se mettaient au travail et disaient :
« Il est quatre heures. »

En commençant une œuvre immense, comme est l'histoire de ce pays, une œuvre sans proportion avec la durée de la vie humaine, on se condamne à mener une vie de reclus... Cette vie n'est pas sans danger. On s'y absorbe à la longue, au point de ne plus savoir ce qui se passe au dehors, et parfois l'on ne s'éveille que quand l'ennemi force la porte, et qu'il est entré chez vous.

Hier encore, je l'avoue, j'étais tout entier dans mon travail, enfermé entre Louis XI et Charles le Téméraire, et fort occupé de les accorder... lorsqu'entendant à mes vitres ce grand vol de chauves-souris, il m'a bien fallu mettre la tête à la fenêtre et regarder ce qui se passait.

Qu'ai-je vu? Le néant qui prend possession du monde... et le monde qui se laisse faire, le monde qui s'en va flottant, comme sur le radeau de la *Méduse*, et qui ne veut plus ramer, qui délie, détruit le radeau, qui fait signe... à l'avenir? à la voile de salut?... Non! mais à l'abîme, au vide...

L'abîme murmure doucement : Venez à moi, que craignez-vous? Ne voyez vous pas que *je ne suis rien?*
Et c'est parce que *tu n'es rien*, justement, que j'ai

peur de toi. Ce que je crains, c'est ton néant. Je n'ai pas peur de ce qui *est*; ce qui *est* vraiment, est de Dieu.

Le moyen âge a dit dans son dernier livre (*l'Imitation*) : Que Dieu parle, et que les docteurs se taisent. — Nous n'avons pas ceci à dire, nos docteurs ne disent rien.

La théologie, la philosophie, ces deux maîtresses du monde, d'où l'esprit devrait descendre, disent-elles quelque chose encore?

La philosophie n'enseigne plus ; elle s'est réduite à l'histoire, à l'érudition ; elle traduit ou réimprime.

La théologie n'enseigne plus. Elle critique, elle injurie. Elle vit sur des noms propres, sur les livres et la réputation de M. tel, qu'elle attaque... Qu'importe M. tel ou tel ? Parlez-nous plutôt de Dieu.

Il est grand temps, si l'on veut vivre, que chacun, laissant ces docteurs disputer tant qu'il leur plaît, cherche la vie en soi-même, fasse appel à la voix intérieure, aux travaux persévérants de la *solitude*, au secours de la libre *association*.

Nous n'entendons guère aujourd'hui ni la solitude, ni l'association ; encore moins sait-on comment le travail solitaire et les communications libres peuvent alterner et se féconder.

Là pourtant est le salut... Je vois, en pensée, tout un peuple qui souffre et languit, n'ayant ni associa-

tion, ni vraie solitude, quelque isolé qu'il puisse être. Ici, un peuple d'étudiants, éloignés de leurs familles (cette montagne des écoles est un quartier d'exilés), là-bas un peuple de prêtres, dispersés dans les campagnes, entre la malveillance du monde et la tyrannie de leurs chefs, foule infortunée, sans voix pour se plaindre, qui, dans tout un demi-siècle, n'a poussé encore qu'un soupir ¹.

Tous ces hommes isolés, ou associés de force pour maudire l'association, étaient groupés, au moyen âge, en libres confréries, en collèges, où, sous l'autorité même, il restait une part à la liberté. Plusieurs de ces collèges se gouvernaient, nommaient leurs chefs, leurs maîtres. Et non seulement l'administration y était libre, mais l'étude en certains points. Dans cette grande école de Navarre, par exemple, à côté de l'enseignement obligé, les étudiants avaient le droit de se choisir eux-mêmes un livre pour expliquer ensemble, étudier et chercher ensemble. Ces libertés furent fécondes ; le Collège de Navarre donna une foule d'hommes éminents, des orateurs, des critiques, les Clémengis et les Launoy, les Gerson et les Bossuet ².

1. De l'état actuel du clergé, et en particulier des curés ruraux appelés desservants, par MM. Allignol, prêtres desservants, 1839.

2. Voyez encore avec quelle fécondité le libre développement se produit dans ces aimables associations des grands peintres, du treizième au seizième siècle !

Le maître, admettant ses élèves à peindre dans ses tableaux, n'en

Ce qu'il y avait de liberté dans les écoles du moyen âge, disparut aux derniers siècles.

Dans ces écoles (trop mal jugées), on apprenait peu, il est vrai, mais on s'exerçait beaucoup. Au seizième siècle, le point de vue change; on veut *savoir*. La science s'accroît tout à coup de tout le monde ancien, qu'on vient de retrouver; par quels moyens mécaniques se mettre dans la mémoire cette masse de mots et de choses?

Cette science inharmonique n'avait produit que le doute; tout flottait, les idées, les mœurs. On imagina, pour tirer l'esprit humain d'une telle fluctuation, la forte machine de la Société des Jésuites, où, bien engagé une fois, et solidement rivé, il ne bougeât plus.

Qu'arriva-t-il? C'est que cette idée barbare de

poursuit pas moins, à travers ce flot de peinture diverse, sa vigoureuse impulsion... Eux qui semblent s'immoler à lui, s'absorber en lui, se perdre dans sa gloire, plus ils s'oublient, plus ils gagnent. Ils vont libres et légers, sans intérêt, ni orgueil, et la grâce vient sous leur pinceau, sans qu'ils sachent d'où elle vient... Un matin, voilà ce jeune homme qui broyait hier les couleurs, devenu lui-même maître et chef d'école.

Ce qui, dans l'association libre, est vraiment divin, c'est qu'en se proposant telle œuvre spéciale, elle développe ce qui est au-dessus de toute œuvre, la puissance qui peut les faire toutes: l'union, la *fraternité*... Dans tel tableau de Rubens où Van Dyck a mis la main, il y a quelque chose au-dessus de ce tableau, au-dessus même de l'art, leur glorieuse amitié!

Plus on comprendra la vertu de la libre association, plus on se plaira à voir surgir à la vie des forces nouvelles; plus on tendra la main au

serrer ainsi dans des tenailles la vie palpitante, manqua ce qu'elle voulait. Lorsqu'on croyait tenir, on ne tenait pas ; on se trouva n'avoir serré que la mort.

Et la mort gagna. Un esprit de défiance, d'inaction, se répandit dans l'Église. Le talent fut en suspicion. Les bons sujets furent ceux qui se turent. On se résigna au silence de plus en plus aisément ; on s'habitua à faire le mort. Quand on le fait si bien, c'est qu'on est mort en effet.

De nos jours, les champions éminents du clergé sont étrangers au clergé (les Bonald, les De Maistre). Un prêtre s'est mis en avant, un seul¹... Est-il prêtre encore ?

Sterilité profonde, et qui explique bien peu le bruit qu'on fait maintenant...

« Mais quoi ! dira-t-on peut-être, ne suffit-il pas de redire et répéter un dogme éternel ? »

Et justement, parce qu'il est éternel, parce qu'il est divin, le Christ, dans ses puissants réveils, n'a jamais manqué d'une robe neuve, d'un vêtement de

nouveau venu. Tout homme de génie différent, d'étude diverse, nous apporte un élément qu'il faut accueillir. Il arrive pour nous compléter. Avant lui, la grande lyre que nous formons entre nous, n'était pas encore harmonique ; chaque corde n'est mise en valeur que par les cordes voisines... S'il en vient une de plus, réjouissons-nous, la lyre résonnera mieux.

1 L'illustre M. de La Mennais.

jeunesse... De siècle en siècle il a incessamment renouvelé sa tunique, et par saint Bernard, et par saint François, et par Gerson, et par Bossuet !...

N'excusez pas votre impuissance. Si la foule a rempli l'église, n'essayez pas de nous faire croire qu'elle y vienne pour entendre ce ressassement de vieilles controverses. Nous analyserons tôt ou tard les motifs divers qui l'ont amenée. Aujourd'hui, une question seulement : Est-ce pour quitter le monde que ces gens-ci viennent à l'église, ou pour y entrer plus vite?... Dans ce temps de concurrence, plus d'un a fait comme le passant trop pressé, qui, voyant la rue encombrée, profite d'une église ouverte, la traverse, sort par l'autre porte, et se trouve avoir devancé les simples qui travaillent encore à faire leur voie dans la foule.

Maintenir le clergé stérile, lui continuer la desséchante éducation du seizième siècle, lui imposer toujours les livres qui témoignent de l'état hideux des mœurs de ce temps, c'est faire ce que ne feraient pas ses plus cruels ennemis.

Quoi ! ce grand corps vivant, l'énerver, le paralyser ! le tenir inerte, immobile ! lui tout défendre, excepté l'injure !

Mais l'injure, mais la critique, la meilleure critique, n'est encore qu'une critique, c'est-à-dire une

négation. Devenir de plus en plus négatif, c'est vivre de moins en moins.

Nous qu'ils croient leurs ennemis, nous voulons qu'ils agissent, qu'ils vivent. Et leurs chefs, disons mieux, leurs maîtres, ne leur permettent pas de donner signe de vie... Quelle est, je vous prie, des deux mères du jugement de Salomon, quelle est la vraie, la bonne mère ? *Celle qui veut que l'enfant vive.*

Pauvre Église ! il faut que ce soient ses adversaires qui l'invitent à se reconnaître, à partager avec eux le travail de l'interprétation, à se souvenir de ses libertés et des grandes voies prophétiques qui sont sorties de son sein !

Ne vous souvient-il donc plus, ô Église ! des paroles éternelles qu'un de vos prophètes, Joachim de Flores, écouté avec respect des papes et des empereurs, dictait, l'an 1200, au pied de l'Etna. Son disciple nous dit : « Il dicta trois nuits, trois jours, » sans dormir, manger, ni boire ; moi j'écrivais... Et » il était pâle comme la feuille des bois :

» Il y a eu trois âges, trois sortes de personnes » parmi les croyants : les premiers appelés au travail » d'accomplir la loi, les seconds au travail de la » passion, les derniers élus pour la liberté de la con- » templation. C'est ce qu'atteste l'Écriture lors- » qu'elle dit : Où est l'esprit du Seigneur là est la li- » berté. — Le premier âge fut un âge d'esclaves, le

» second d'hommes libres, le troisième d'amis : le
» premier, âge de vieillards, le second d'hommes,
» le troisième d'enfants ; au premier les orties, au
» second les roses, au dernier les lis. — Le mystère
» du royaume de Dieu apparut d'abord comme dans
» une nuit profonde ; puis il est venu à poindre
» comme l'aurore ; un jour il rayonnera dans son
» plein midi... Car à chaque âge du monde, la
» science croît et devient multiple ; il est écrit :
» Beaucoup passeront, et la science ira se multi-
» pliant ».

Ainsi, du fond du treizième siècle, le prophète voyait la lumière du monde moderne, le progrès, la liberté, que ceux-ci ne reconnaissent plus. — De trente lieues on distingue le mont Blanc, et on ne le voit pas quand on habite dans son ombre.

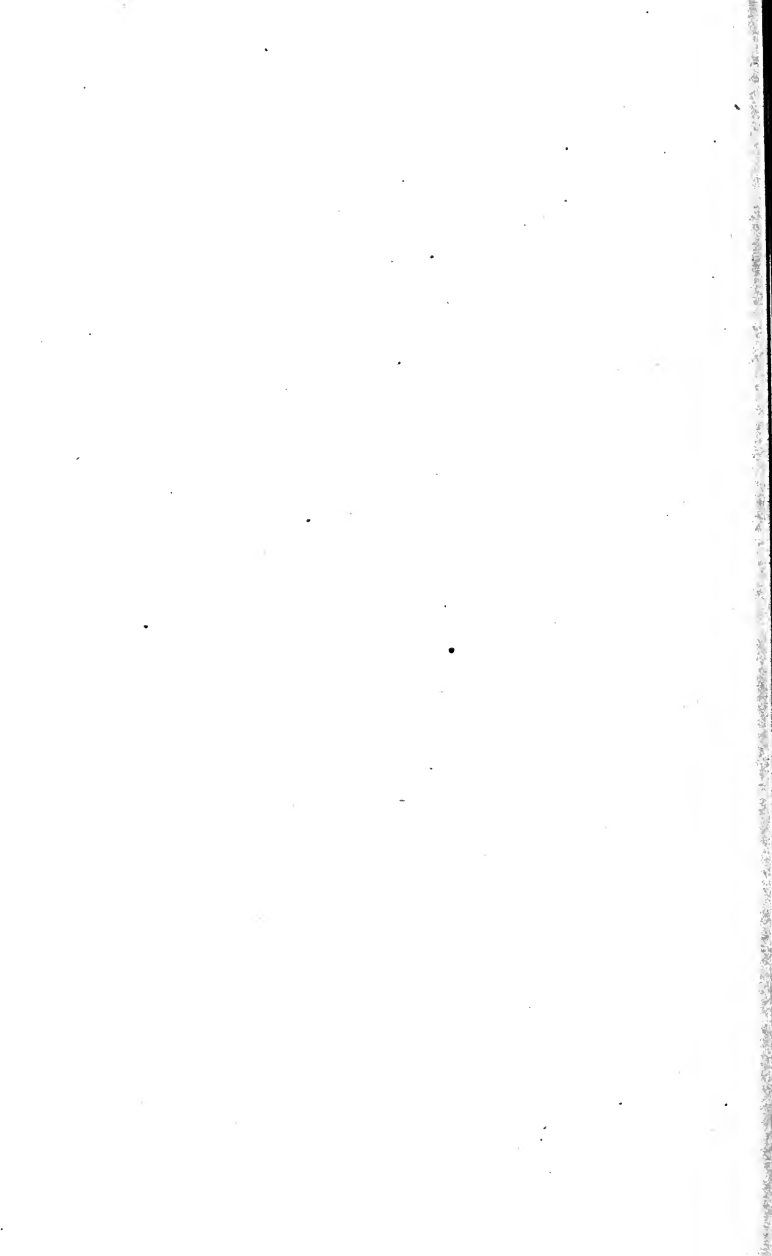
C'est la liberté aujourd'hui, la liberté annoncée par ces vieux prophètes, qui vient prier l'Église, en leur nom, de ne pas mourir, de ne pas se laisser étouffer sous cette lourde chape de plomb, de se soulever plutôt, en s'appuyant sur la jeune et puissante main qu'elle lui tend.

Ces prophètes, et nous, leurs enfants (sous forme diverse, n'importe), nous avons senti Dieu de même, comme le vivant et libre esprit, qui veut que le monde l'imité dans la liberté.

Jetez donc là ces armes inutiles, abjurez la folle

guerre qu'on vous fait faire malgré vous. Voulez-vous que nous restions là, comme les mauvais ouvriers qui passent toute la journée, dans les carrefours, à nous quereller?

Que ne venez-vous plutôt, vous et les autres, travailler avec nous, pendant qu'il reste quelques heures de jour, en sorte qu'associant nos œuvres et nos cœurs, nous soyons tous de plus en plus, comme disait le moyen âge : Des frères dans le libre esprit.



SIXIÈME LEÇON

L'ESPRIT DE VIE, L'ESPRIT DE MORT. *Avions-nous le droit de signaler l'esprit de mort?* (1^{er} juin 1843)

Quels que soient l'accablement des affaires, l'entraînement des passions, il n'est personne qui n'ait un moment dans sa vie pour rêver une vie plus haute.

Personne qui, seul à son foyer, rentrant fatigué le soir, ou bien encore renouvelé aux heures sereines du matin, ne se soit demandé s'il resterait toujours dans le monde des petites choses, s'il ne prendrait jamais l'essor !

Dans ce moment grave, qui peut-être ne reviendra pas, quel homme va-t-on rencontrer ?

On rencontrera deux hommes, deux langages et deux esprits.

L'un vous dit de vivre, et d'une grande vie, de ne plus vous disperser au dehors, mais d'en appeler à

vous-même, à vos puissances intérieures... d'embrasser votre destinée, votre science, votre art, d'une volonté héroïque; de ne rien prendre, ni science, ni croyance, comme une leçon morte, mais comme une chose vivante, comme une vie commencée qu'il vous faut continuer et vivifier encore, en créant, selon vos forces, à l'imitation de Celui qui crée toujours... C'est là la grande voie, et, pour être celle du mouvement fécond, elle n'éloigne pas de celle de la sainteté. Est-ce que nous n'avons pas vu les aînés de Dieu, à qui il donnait de le suivre dans sa voie de création, les Newton, les Virgile et les Corneille, marcher dans leur simplicité, rester purs et mourir enfants ?

Ainsi parle l'esprit de vie. Que dirait l'esprit de mort? Que, si l'on vit, il faut vivre peu, de moins en moins, et surtout en rien créer.

« Garde-toi bien, dirait-il, de développer ta force intérieure; ne t'interroge pas toi-même, n'en crois pas les voix de dedans; cherche dehors, jamais en toi... Que sert de se fatiguer à se faire sa vie et sa science? Eh! les voilà toutes faites, et si courtes, si faciles; il ne s'agit que d'apprendre... Bien sot qui prendrait le grand vol; il est plus sûr de ramper, on n'arrive que plus vite.

» Laisse-moi là ta Bible et ton Dante. Prends la *Fleur des Saints*, le *Petit Traité des petites vertus*.

Passes au col cette amulette ; fais les *Cent mortifications*, et puis par-dessus un petit cantique sur un air mondain... Choisis bien ta place à l'église ; bien vu et connu pour un bon sujet, on te fera ton chemin, on te mariera bien, tu feras une bonne maison.

» Mais tout cela à une condition, c'est que tu sois raisonnable, c'est-à-dire que tu étouffes parfaitement ta raison. Tu n'en es pas bien corrigé, tu en as encore des échappées, cela ne vaut rien... Vois-tu là-bas cet automate, voilà un modèle ; on dirait un homme, il parle et écrit, mais jamais rien de lui-même, toujours des choses apprises ; s'il remue, c'est qu'un fil le tire.

» Si l'on savait combien la machine est supérieure à la vie, on ne voudrait plus vivre, et tout irait mieux. Cette fiévreuse circulation du sang, ce jeu variable de muscles et de fibres, avec combien d'avantages vous les remplaceriez, par ces belles machines de cuivre, qui font plaisir à voir, dans leur jeu si régulier de ressorts, de rouages et de pistons. »

Beaucoup font ce qu'ils peuvent pour approcher de cet idéal. S'ils y parvenaient, si la métamorphose s'opérait, on voit assez ce que deviendrait la vie.

Et la science, que deviendrait-elle ?

D'abord, il y aurait des sciences suspectes, d'autres moins suspectes qu'on garderait pour soi,

et comme instruments secrets. Les sciences mathématiques et physiques trouveraient grâce, comme machinisme et thaumaturgie ; grâce pour un temps. Car, après tout, ce sont des sciences ; on leur ferait leur procès. L'astronomie, déjà condamnée avec Galilée, ne pourrait guère se défendre. L'Anti-Copernic, qu'on vend à la sortie du sermon, tuerait Copernic. On garderait peut-être les quatre règles ? Et encore !

Il faudrait, pour les offices, conserver un peu de latin, mais point de littérature latine, sinon dans les éditions arrangées par les jésuites. La littérature et la philosophie modernes, à peu de chose près, ne sont qu'hérésies ; elles seraient bannies en masse. Combien plus cet Orient, qui s'avise aujourd'hui d'apparaître au christianisme comme frère et sous formes chrétiennes ! Hâtons-nous d'enfourer une telle science, et qu'on n'en parle jamais.

Plus de science. Un peu d'art suffit, un art dévot. Lequel pourtant et de quelle époque?... Le moyen âge est trop sévère. — Raphaël est trop païen. — Le Poussin est un philosophe. — Champagne est un janséniste. Heureusement, voici Mignard, et à sa suite une école d'aimables peintres pour peindre galamment les allégories, emblèmes et dévotions coquettes, nouvellement inventées... Un tel fond dispense de forme ; il suffirait des peintres am-

bulants qui décorent de tableaux burlesques les petites chapelles de Bavière et de Tyrol.

Que parlez-vous d'art, de peinture et de sculpture? il y a un bien autre art, qui ne reste pas à la surface, mais va au dedans... Un art, qui prend la molle argile, une âme amollie, gâtée, corrompue, et qui, au lieu de la raffermir, la manie et la pétrit, lui ôtant le peu qui restait d'élasticité, et fait de l'argile une boue... Art merveilleux qui rend la pénitence si douce aux âmes malades, qu'elles veulent toujours avouer, parce qu'avouer ainsi, c'est pécher encore.

Cette douce casuistique, si elle n'était un peu louche, aurait quelque air de la jurisprudence, dont elle est la petite sœur bâtarde; mais, en récompense, combien elle est plus aimable! Celle-ci, refrignée comme elle est, gagnerait fort à s'humaniser aux douceurs de l'autre! Qui n'aimerait un Papinien mitigé par Escobar? La justice finirait par avoir le cœur si bon qu'elle ne voudrait plus de son glaive; elle le remettrait à ces pacifiques mains. Heureux changement, du droit à la grâce! Le droit juge selon les mérites; la grâce choisit, elle distingue et favorise; il y aurait la loi pour les uns, et la grâce pour les autres, c'est juste le contraire du droit.

Nous voilà délivrés du droit, comme de l'art et de la science. Que reste-t-il? La religion!

Hélas ! c'est elle justement qui est morte la première... Si elle eût vécu, tout pouvait encore se refaire, ou plutôt rien n'aurait péri. — Ce qui reste, c'est une machine qui joue la religion, qui contrefait l'adoration, à peu près comme en certains pays de l'Orient, les dévots ont des instruments qui prient à leurs places, imitant par un certain bruit monotone le marmottement des prières.

Nous voilà descendus bien bas, bien loin dans la mort... Il se fait de grandes ténèbres...

Où donc est, dans la nuit qui s'étend, celle qui avait promis de nous éclairer encore, sur les ruines des empires et des religions, où est la philosophie ? Pâle lumière sans chaleur, au sommet glacé de l'abstraction, sa lampe est éteinte... Et elle croit vivre encore, et, sans voix ni souffle, elle demande pardon de vivre à la théologie qui n'est plus.

Réveillons-nous, tout ceci n'était qu'un rêve...
Grâces soient rendues à Dieu !

Je revois le monde ; il vit. Le génie moderne est toujours ce qu'il était. Ralenti peut-être un moment, il n'en est pas moins vivant, puissant, immense. C'est sa colossale hauteur qui l'a empêché jusqu'ici de faire attention aux clameurs d'en bas.

Il avait autre chose à faire lorsque d'une main il

exhumait vingt religions, et de l'autre mesurait le ciel, lorsque chaque jour, comme autant d'étincelles, jaillissaient de son front des arts inconnus... Oui, il pensait à autre chose, et il est fort excusable de n'avoir pas compris que ceux-ci arrangeaient je ne sais quelle petite boîte pour y mettre le géant.

La sagesse du vieil Orient, profonde sous sa forme enfantine, nous conte qu'un malheureux génie fut mis dans un vase de bronze. Lui, rapide, immense, qui d'un tour d'aile atteignait les pôles, serré dans ce vase, et scellé d'un sceau de plomb, et le vase plongé au fond de la mer!

Au premier siècle, le captif jura que quiconque lui ouvrirait, il lui donnerait un empire. — Au second siècle, il jura qu'il donnerait ce qu'il y a de trésors au fond de la terre. — Au troisième siècle, il jura que si jamais il sortait, il sortirait comme une flamme, et qu'il dévorerait tout.

Qui donc êtes-vous, pour croire que vous allez sceller le vase, pour vous imaginer que vous tiendrez là le vivant génie de la France? Est-ce que vous auriez pour cela, comme dans le conte oriental, le sceau du grand Salomon? Ce sceau avait en lui une puissance, il portait écrit un nom ineffable que vous ne saurez jamais.

Il n'y a nulle main assez forte pour comprimer, non pas trois siècles, mais un instant, l'élasticité

terrible d'un esprit qui soulève tout. Trouvez-moi à mettre dessus un roc assez lourd, une masse de plomb, d'airain... Mettez-y le globe plutôt, et il se trouvera léger. Si le globe pesait assez, si vous aviez clos toute issue et bien regardé autour, par telle fente que vous n'auriez pas vue, la flamme flamberait au ciel !

Terminons ici. Nous avons atteint le but de ce cours, étudié d'abord l'organisme vivant du vrai moyen âge, puis le machinisme stérile du faux moyen âge qui veut s'imposer à nous ; nous avons caractérisé, signalé, *l'esprit de mort* et *l'esprit de vie*.

Le professeur de morale et d'histoire avait-il le droit de traiter la plus haute question de l'histoire et de la morale ?

C'était non seulement son droit, mais son devoir. Si quelqu'un en doutait, c'est qu'apparemment il ne saurait pas qu'ici, au plus haut degré de l'enseignement, la science n'est pas la science de ceci ou de cela, mais tout simplement la *science* absolue, complète, vivante ; elle domine les intérêts de la vie, elle en repousse la passion, mais elle en prend la lumière ; toute lumière lui appartient.

« Les questions du présent n'en sont-elles pas exceptées ? » Mais qu'est-ce que le présent ? Est-il si facile d'en isoler le passé ? — Nul temps n'est hors de la science ; l'avenir même lui appartient dans les

études assez avancées pour qu'on puisse prédire le retour des phénomènes comme on le peut dans les sciences physiques, comme on le pourra un jour (d'une manière conjecturale) dans les sciences historiques.

Ce droit, dont la chaire ecclésiastique s'est emparée si violemment pour l'attaque personnelle, la chaire laïque l'exercera ici pacifiquement, et avec la mesure que la diversité des temps pourrait demander.

S'il est au monde une chaire qui ait ce droit, c'est celle-ci ; c'est là le droit de sa naissance, et ceux qui savent comment elle l'a payé ne le lui disputent pas.

Dans le terrible déchirement du seizième siècle, quand la liberté se hasarda à venir au monde, quand la nouvelle venue, froissée, sanglante, semblait à peine viable, nos rois, quoi qu'on pût dire contre elle, l'abritèrent ici.

Mais l'orage vint des quatre vents. La scolastique réclama, l'ignorance s'indigna, le mensonge souffla de la chaire de vérité ; bientôt le fanatisme en armes assiégea ces portes ; il s'imaginait sans doute, le furieux fou ! égorger la pensée, poignarder l'esprit !

Ramus enseignait ici. Le roi, c'était Charles IX, eut pourtant un noble mouvement, et lui fit dire qu'il avait un asile au Louvre. Ramus persista. Il n'y avait plus de libre en France que cette petite place, les

six pieds carrés de la chaire... Assez pour une chaire, assez pour un tombeau !

Il défendit cette place et ce droit, et il sauva l'avenir... Il mit ici son sang, sa vie, son libre cœur... en sorte que cette chaire transformée ne fût jamais pierre ni bois, mais chose vivante.

Aussi ne vous étonnez pas si les ennemis de la liberté ne peuvent voir cette chaire en face ; ils se troublent en la regardant, s'agitent sans le vouloir, et se trahissent par des cris inarticulés, des bruits sauvages qui n'ont rien de l'homme.

Ils savent qu'elle a gardé un don, c'est que, s'ils prévalaient un jour, si toute voix se taisait, elle parlerait d'elle-même... Nulle terreur du dehors ne lui imposa silence, ni 1572, ni 1793 ; elle parlait naguère pendant les émeutes, et continuait au bruit des fusillades, son ferme et paisible enseignement.

Comment donc se serait-elle tue, cette chaire de morale, lorsque la plus grave question de morale publique lui venait vivante, et forçait pour ainsi dire les portes de cette école ?

J'aurais été bien indigne d'y parler jamais, si j'avais gardé le silence, lorsqu'on menaçait mes amis, sur tous les points de la France, et qu'on leur reprochait ma tradition et mon amitié. Pour être sorti de l'Université en entrant ici, je n'y reste pas moins de cœur. J'y suis par mon enseignement philosophique,

historique, par tant d'années laborieuses que j'ai passées avec mes élèves, et qui seront toujours pour eux, pour moi, un cher souvenir...

Je leur devais, dans ce péril commun, de leur faire entendre encore une voix connue, de leur dire que, quoi qu'il arrive, il y aura toujours ici une protestation pour l'indépendance de l'histoire, qui est le juge des temps, et pour la plus haute des libertés de l'esprit humain, la philosophie.

Je sais qu'il est des gens qui, ne se souciant ni de philosophie ni de liberté, ne nous sauront nullement gré d'avoir rompu le silence... Gens paisibles, amis de l'ordre, qui n'en veulent point à ceux qu'on égorge, mais à ceux qui crient ; ils disent de leur fenêtre, quand on appelle au secours : Pourquoi ce bruit à heure indue ? Laissez dormir les honnêtes gens !

Ces dormeurs systématiques, cherchant un narcotique puissant, ont fait cet honneur à la religion de croire qu'elle était bonne à cela... Elle qui, si le monde était mort, pourrait le réveiller des morts, c'est elle justement qu'ils ont prise pour un moyen d'endormir.

Gens habiles en d'autres choses, mais fort excusables de ne rien connaître en religion, parce qu'ils n'en ont rien dans le cœur... Il n'a pas manqué de gens pour venir sur-le-champ leur dire : Nous sommes la religion !

La religion ! il est heureux que vous la rapportiez ici... Mais qui êtes-vous, bonnes gens ? et d'où venez-vous ? par où avez-vous passé ? La sentinelle de France ne veillait pas bien cette nuit à la frontière, car elle ne vous a pas vus.

Des pays qui font des livres, il nous était venu des livres, des littératures étrangères, des philosophies étrangères, que nous avons acceptés. Les pays qui ne font pas de livres, ne voulant pas être en reste, nous ont envoyé des hommes, une invasion de gens qui ont passé un à un.

Gens qui voyagez de nuit, je vous avais vus le jour ; je ne m'en souviens que trop, et de ceux qui vous amenèrent : c'était en 1815 ; votre nom, c'est... *l'étranger.*

Vous avez pris soin heureusement de le prouver tout d'abord. Au lieu de vous observer et de parler bas, comme on fait quand on est entré par surprise, vous avez fait grand bruit, injurié et menacé. Et comme on ne répondait point, vous avez levé la main, sur qui, malheureux?... sur la loi !

Comment voulez-vous que cette loi, souffletée par vous, puisse faire encore semblant de ne pas vous voir !

Le cri d'alarme est poussé... Et qui osera dire que c'est trop tôt ?

C'était trop tôt, quand, renouvelant ce qui ne s'é-

tait pas vu depuis trois cents ans, on employait la chaire sacrée à diffamer telle personne, à calomnier par-devant l'autel.

C'était trop tôt, lorsque, dans la province où il y a le plus de protestants, on touchait aux morts protestants !

C'était trop tôt, lorsqu'on formait des associations immenses, dont une seule à Paris compte cinquante mille personnes !

Vous parlez de liberté ? Parlez donc d'égalité ! Est-ce qu'il y a égalité entre vous et nous ?... Vous êtes les meneurs d'associations formidables ; nous, des hommes isolés.

Vous avez quarante mille chaires que vous faites parler de gré ou de force ; vous avez cent mille confessionnaux d'où vous remuez la famille ; vous tenez dans la main ce qui est la base de la famille (et du monde !), vous tenez la MÈRE : l'enfant n'est qu'un accessoire... Eh ! que ferait le père quand elle rentre éperdue, qu'elle se jette dans ses bras en criant : « Je suis damnée ! » Vous êtes sûr que le lendemain il vous livrera son fils.... Vingt mille enfants dans vos petits séminaires ! deux cent mille tout à l'heure dans les écoles que vous gouvernez ! des millions de femmes qui n'agissent que par vous.

Et nous, qu'est-ce que nous sommes, en face de ces grandes forces ? une voix et rien de plus... une

voix pour crier à la France... Elle est avertie maintenant, qu'elle fasse ce qu'elle voudra. Elle voit et sent le réseau où l'on croyait la prendre endormie.

A tous les cœurs loyaux une dernière parole ! A tous, laïques ou prêtres (et puissent ceux-ci entendre une voix libre du fond de leur servage !) : qu'ils nous aident de leur courageuse parole ou de leur sympathie silencieuse, et que tous ensemble bénissent, de leurs cœurs et de leurs autels, la sainte croisade que nous commençons pour Dieu et la liberté !

Depuis le jour où ces paroles furent prononcées (1^{er} juin), la situation a changé. Les jésuites ont publié à Lyon leur second pamphlet¹. Pour comprendre la portée de celui-ci, il faut reprendre de plus haut.

Il y aurait tout un livre à faire sur leurs manœuvres depuis quelques mois, sur leur stratégie en Suisse et en France.

Le point de départ, c'est leur grand succès d'hiver, d'avoir si vivement emporté les Petits cantons, saisi Lucerne, occupé le Saint-Gothard, comme ils ont fait dès longtemps pour le Valais et le Simplon.

1. Cette fois, ce n'est plus un chanoine, c'est un curé qui signe. L'appel de la presse au clergé inférieur avait fort alarmé; dans le nouveau pamphlet, on se hâte de composer avec lui; des deux choses que les curés desservants demandent (*l'inamovibilité et les tribunaux*), on accorde l'inamovibilité qui isolerait les curés de l'évêché; mais on craint les tribunaux, qui, tout en limitant le pouvoir de l'évêque, le fortifieraient en effet, et feraient de l'évêché un gouvernement régulier, au lieu d'une tyrannie faible, violente, odieuse au clergé, et partant obligée de s'appuyer sur les jésuites et sur Rome. V. *Simple coup d'œil*, p. 170-178. Partout la main des jésuites est reconnaissable; personne ne s'y trompera, j'en donnerais au besoin une foule de preuves. On vient de voir avec quelle facilité ils font la paix avec les curés aux dépens de l'évêque; ils conviennent qu'après tout : « L'évêque est homme, etc. » — Ils parlent de tous les États de l'Europe, excepté de ceux qui sont gouvernés par les jésuites; ceux-là, ils les nomment à peine, et il en est qu'ils ne nomment point. — « Ce terme de jésuite, si honorable partout, p. 85. » Personne en France, pas même un jésuite, n'eût écrit cela; il faut que le livre ait été fait en Savoie ou à Fribourg.

Grandes positions militaires. Mais gare au vertige!... La France, vue du haut de ces Alpes, leur aura semblé petite, plus petite apparemment que le lac des Quatre-Cantons.

Des Alpes à Fourvières, et de Fourvières à Paris, les signaux se sont répondu. Le moment semblait heureux... La bonne France dormait, ou elle avait l'air de dormir. Ils s'écrivaient les uns aux autres (comme autrefois les juifs de Portugal) : « Venez vite, la terre est bonne, la gent est sotte, tout sera à nous. »

Depuis un an, ils nous tâtaient, et ils ne trouvaient point la limite de notre patience... Provocations aux individus, injures au gouvernement. Et rien ne bougeait... Ils frappaient, mais pas un mot... Ils en étaient à chercher sur l'épiderme endurci quelque point sensible encore.

Alors, alors, ils ont pris un courage extraordinaire ; ils ont jeté le bâton, pris l'épée, la grande épée à deux mains, et de cette arme gothique ils ont déchargé un coup, le grand coup du *Monopole*.

La dignité de l'Université ne lui a pas permis de répondre... D'autres ont fait face, la presse aidant, et devant l'acier, la fameuse épée à deux mains s'est trouvée n'être qu'un sabre de bois...

Grand effroi alors, vive reculade, et ce mot d'une peur naïve : « Hélas ! comment nous tueriez-vous ? nous n'existons pas ! »

« Mais alors, qui donc aura fait votre gros libelle ? » — Ah ! monsieur, *c'est la police* qui nous a joué ce tour... Non, *c'est l'Université*, qui, pour nous perdre, a eu la noirceur de se diffamer elle-même¹. »

Cependant, revenant peu à peu de la première peur,

1. Il est certain (tout étrange que cela pourra paraître) qu'ils faisaient dire ces sottises dans la première alarme ; c'était une vieille femme, un bedeau, un donneur d'eau bénite, qui disait cela à l'oreille.

sentant bien qu'ils n'étaient pas morts, et tournant la tête, ils virent que personne ne courait après eux... Alors, ils se sont arrêtés, ils ont tenu ferme, ils ont de nouveau dégainé...

Donc, nouveau libelle, mais tout autre que le premier, plein d'aveux étranges que personne n'attendait... Il peut se résumer ainsi :

« Apprenez à nous connaître, et sachez d'abord que dans notre premier livre, nous avons menti... Nous parlions de *liberté d'enseignement*... Cela voulait dire que le clergé doit seul enseigner ¹. Nous parlions de *liberté de la presse*... pour nous seuls. « C'est un levier dont le prêtre doit s'emparer ². » Quant à la *liberté industrielle*, « S'emparer des divers genres d'industrie, c'est un devoir de l'Église ³. » — *La liberté des cultes!* n'en parlons pas! C'est une invention de Julien l'Apostat... Nous ne souffrirons plus de mariages mixtes! On faisait de tels mariages, à la cour de Catherine de Médicis, la veille de la Saint-Barthélemy ⁴! »

1. L'enseignement appartient au clergé de droit divin... l'Université a usurpé... Il faut que l'Université ou le catholicisme cède la place, etc. p. 104.

2. *S'emparer de la presse*, ne veut pas dire simplement *user de la presse*, puisque les auteurs avouent leurs efforts pour empêcher la vente des livres protestants (p. 81, note.)

3. *Ibidem*, p. 191. Si l'on veut savoir ce que l'industrie deviendrait sous une telle influence, il faut voir la misère de la plupart des pays où elle domine; celui où elle règne sans partage, l'État romain, c'est le désert.

4. Le jésuite qui a écrit les p. 82-85, et surtout la note de la p. 83, est un homme d'avenir; il est encore jeune et ignorant, cela est visible, mais il y a en lui du Jacques Clément et du Marat.

Ces pages, plus violentes que tout ce qu'on a condamné dans les plus violents pamphlets politiques, semblent combinées pour exaspérer le fanatisme des paysans du Midi. C'est pour le Midi seul que le livre est écrit; on n'en a pas envoyé un exemplaire à Paris. — Dans la note, le belliqueux jésuite passe la revue de ses forces, et il finit par cette phrase sinistre : « AU XVI^e SIÈCLE, A LA COUR DE CATHERINE DE MÉDI-

« Qu'on y prenne garde! Nous sommes les plus forts. Nous en donnons une preuve surprenante, mais sans réplique, c'est que toutes les puissances de l'Europe sont contre nous¹... Sauf deux ou trois petits États, le monde entier nous condamne! »

Chose étrange que de tels aveux leur soient échappés! Nous n'avons rien dit de si fort!... Nous remarquons bien dans le premier pamphlet des signes d'un esprit égaré; mais de tels aveux, un tel démenti donné par eux-mêmes aujourd'hui à leurs paroles d'hier!... Il y a là un terrible jugement de Dieu... Humilions-nous.

Voilà ce que c'est d'avoir pris en vain le saint nom de la Liberté. Vous avez cru que c'était un mot qu'on pouvait dire impunément, quand on ne l'a pas dans le cœur... Vous avez fait de furieux efforts pour arracher ce nom de votre poitrine; et il vous est advenu comme au faux prophète Balaam, qui maudit, croyant bénir; vous vouliez mentir encore, vous vouliez dire *Liberté!* comme dans le premier pamphlet, et vous dites : *Meure la liberté!* Tout ce que vous avez nié, vous le criez aujourd'hui devant les passants.

1^{er} juillet 1843.

CIS, ON FIT AUSSI DES MARIAGES HUGUENOTS.... et ils aboutirent à la guerre civile. » *Simple coup d'œil, etc.*, p. 83.

1. Ils emploient un bon tiers du livre à le prouver.

FIN

TABLE

	Pages.
INTRODUCTION. I. Le Jésuitisme, l'esprit de la police mis dans la religion	3
Le Prêtre et le jésuite	5
Qu'est-ce que les jésuites? la contre-révolution. . .	11
Comment ils ont gagné les mères, les filles; des jé- suitesses	13
Tentatives des Jésuites pour gagner les écoles. . .	16
II. Mon enseignement; son caractère spirituel. .	18
Comment il a été troublé, et ce qu'il sera désormais.	26
 PREMIÈRE LEÇON. — MACHINISME MODERNE. <i>Du machi- nisme moral</i> (27 avril 1843)	 31
 DEUXIÈME LEÇON. — RÉACTIONS DU PASSÉ. <i>Des reve- nants</i> . Perindè ac cadaver (4 mai)	 41
 TROISIÈME LEÇON. — ÉDUCATION, DIVINE, HUMAINE. <i>Éducation contre nature</i> (11 mai).	 53
Troubles. — Lettre au principal rédacteur du <i>Journal des Débats</i> (15 mai).	61

	Pages.
QUATRIÈME LEÇON. — LIBERTÉ, FÉCONDITÉ. <i>Stérilité des Jésuites</i> (18 mai 1843)	65
CINQUIÈME LEÇON. — LIBRE ASSOCIATION, FÉCONDITÉ. <i>Stérilité de l'Église asservie</i> (26 mai).	73
SIXIÈME LEÇON. — L'ESPRIT DE VIE, L'ESPRIT DE MORT. <i>Avions-nous le droit de signaler l'esprit de mort?</i> (1 ^{er} juin).	85
Stratégie des Jésuites, dans l'année 1843, en Suisse et en France. Leurs libelles. 1. <i>Monopole universitaire</i> ; 2. <i>Simple coup d'œil</i>	99

FIN DE LA TABLE

BX
3705
M53
1879
C.1
ROBA

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

OUVRAGES

DE

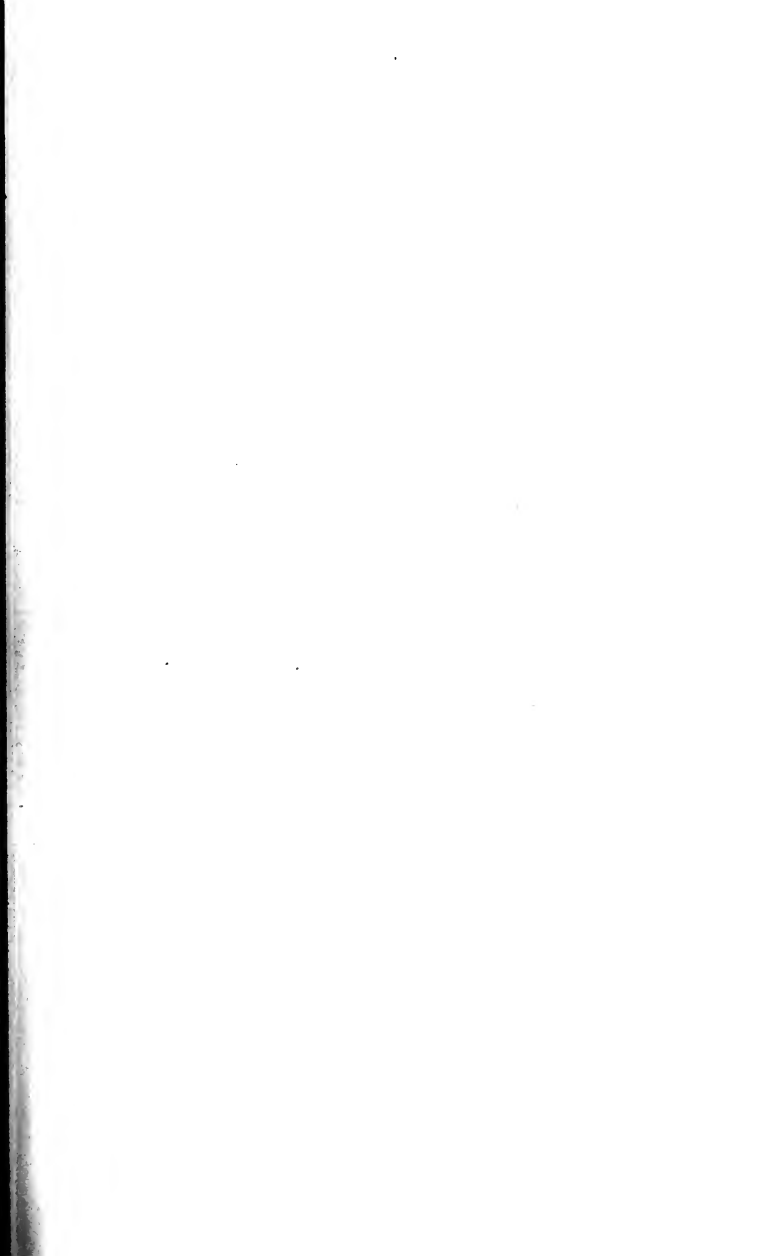
J. MICHELET

FORMAT IN-8

GUERRES DE RELIGION	4 vol.
HENRI IV ET RICHELIEU	4 —
RICHELIEU ET LA FRONDE	4 —
LOUIS XIV ET LA RÉVOCATION DE L'ÉDIT DE NANTES	4 —
LOUIS XIV ET LE DUC DE BOURGOGNE	4 —
LOUIS XV (1724-1757)	4 —
LOUIS XV ET LOUIS XVI	4 —
HISTOIRE DU XIX ^e SIÈCLE. — ORIGINE DES BONAPARTE	4 —
— JUSQU'AU 18 BRUMAIRE	4 —
— JUSQU'A WATERLOO	4 —

FORMAT GRAND IN-18

LES SOLDATS DE LA RÉVOLUTION, nouvelle édition	4 —
L'ÉTUDIANT, nouvelle édition	4 —
L'AMOUR, 10 ^e édition	4 —
LA FEMME, 8 ^e édition	4 —
LA SORCIÈRE, nouvelle édition	4 —
BIBLE DE L'HUMANITÉ, 4 ^e édition	4 —
LE PEUPLE, 5 ^e édition	4 —
LÉGENDES DÉMOCRATIQUES DU NORD, nouvelle édition	4 —
LE PRÊTRE, LA FEMME ET LA FAMILLE, 8 ^e édition	4 —
LES FEMMES DE LA RÉVOLUTION, 5 ^e édition	4 —
LA MER, 5 ^e édition	4 —
HISTOIRE ROMAINE, République, 4 ^e édition	2 —
PRÉCIS DE L'HISTOIRE MODERNE, 9 ^e édition	4 —
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE	4 —





NOV 25 1902

